

QUATRIÈME ANNÉE



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE :

ORDIONI (Léon).....	<i>Napoléon Bonaparte et le Code Civil.....</i>	97
SERGENT (Edm. et Et.) et PARROT (L.)	<i>Lettres sur le Paludisme en Corse (II).....</i>	100
SANTONI (François).....	<i>Chiese pisane in Corsica par Carlo Aru (I).....</i>	105
HOLLANDE (Désiré).....	<i>La Pietra quadrata, pierre de Corse (II fin).....</i>	110
YVIA-CROCE (Henri).....	<i>Un poète dialectal ignoré, Anton' Sebastianu Lucciardi... </i>	113
QUENZA (Jean de).....	<i>Le sentiment de la justice chez les Corses.....</i>	116
A. S. G.....	<i>Cursus vitae.. en Corse (II fin)..</i>	118
MAITROT (Alfred).....	<i>Une élection en Corse (III fin)..</i>	123
TREZEL (Germain).....	<i>La fontaine de Tofo, poésie..</i>	128

La Corse moderne. — La pêche dans l'étang de Biguglia (gravure). *Nouvelles bibliographiques* : L'annu Còrsu. La langue Corse. *All'Urna, U Scupatu*. Un petit-fils de Renan. De la France en Corse. La Corse pépinière de Marins L'alliance corse de Mussolini. *Paysages Corses* : L'étang de Diana. Société d'études pour la Corse. Les Amis de la Corse. *Questions Corses et réponses* : premier emploi du mot « maquis ». *Bibliographie de la Presse Corse* (Suite XVI). Les bons hôtels de la Corse, etc.....pages XXV à XXXII.

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

10° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

La REVUE DE LA CORSE, dont la quatrième année atteste la persévérance, — et La Corse Moderne les successives améliorations, — n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre régionaliste désintéressée et publiée sans but lucratif. Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

- Collection de la première année avec titres, tables et couverture forte spéciale (sans le n° 2 épuisé) 8 fr.
- Collection de la deuxième année (sans le n° 7 épuisé)..... 8 fr.
- Première année complète, brochée avec les tables... franco. 20 fr.
- Deuxième année complète, brochée avec les tables... franco. 25 fr.
- (Il ne reste que quelques ex. de ces deux années complètes)
- Troisième année complète, brochée avec les tables... franco. 10 fr.
- La collection des trois premières années complètes... franco. 50 fr.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211, 44, par mandat, avec talon pour la correspondance (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la Société des Sciences.
- ARRIGHI** (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Agrégé de l'Université. Directeur de l'Annuaire Corse.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'Institut de Géographie Alpine.
- BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.
- CARCOPINO** (Jérôme), Directeur de l'Ecole Française de Rome.
- CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages sur la Corse.
- DE MARI** (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.
- ENLART** (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
- GRAZIANI** (Paul), Élève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.
- R. P. Dom. MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MARCAGGI** (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
- MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- MORATI GENTILE** (François de), Auteur de nombreuses études sur la Corse.
- NATALI** (J.-B.), Auteur de Nos Géorgiques et autres ouvrages sur la Corse.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- PICCIONI** (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.
- POLI** (Xavier), Auteur d'études et ouvrages historiques sur la Corse.
- SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- SERGENT** (Edmond), Docteur, Directeur de l'Institut-Pasteur d'Algérie.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse. Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs

AJACCIO. — G^d Hôtel d'Ajaccio et Continental. (*Seegers-Vassali*). Pet. déj. 3 fr. Déj. 12 fr. Din. 14 fr. (sans vin). Ch. 16 fr. Journée comp. 35 fr.

AJACCIO. — Hôtel-Pension des Etrangers. (*J. Baretti*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 8 fr. Din. 8 fr. (sans vin). Ch. 1 lit, 6 à 10 fr. 1 gr. lit, 9 à 10 fr. à 2 lits, 12 à 14 fr. Pens. à partir de 4 j. 15 à 20 fr. (26 ch.)

ALBO (près Nonza). — **Hotel Paolini.** (*Paolini*). Pet. déj. 1 fr. Repas 7 fr. ch. 2 fr. Journ. comp. 10 fr. vin comp. gar.

ALERIA (Cateraggio). — **Hotel Padovani.** (*Vie Padovani*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. avec vin et café. Ch. 4 fr. Journ. Comp. 15 fr. (3 ch. et 5 gr. lits)

BASTIA. — Grand Hotel Cyrnos. (*Filippi*). Pet. déj. 3 fr. Déj 10 fr. Din. 11 fr. (sans vin) Journ. 25 à 30 fr. Ch. 1 lit, 10 à 14 fr. 1 gr. lit, 18 à 22 fr. 2 gr. lits, 20 à 24 fr.

BASTIA. — G^d Hôtel de France. (*F. Favale*). Petit. déj. 2 fr. repas 8 fr. sans vin ; ch. à 1 lit 6 à 9 fr., à 2 lits 10 à 14 fr. Journ. comp. 20 fr. gar. gratuit (45 ch. 60 lits).

BOCOGNAGNO. — **Hotel Beau-Séjour** (*Ferri-Pisani P.*) Pet. déj. 1 fr. Déj. 6 50. Din. 7 fr. (avec vin). Ch. 4 fr. ; à 2 lits, 7 fr. Journ. Comp. 18 fr. 8 j. 17 fr. (8 ch. 15 lits)

BONIFACIO. — **Hotel de France** (*J. B. Costa*). Pet. déj. 1.50. Repas 8 fr. avec vin. Ch. à 1 lit 6 fr. à 2 lits 10 fr. Journ. comp, 22 fr. p. 4 j. 20 fr. p. 8 j. 19 fr. gar. grat. (11 ch. 14 lits).

CALACUCCIA. — **Hotel des touristes.** (*Mme Kilina Vecchini*). Pet. déj. 2 fr 50. Repas sans vin, 7. 50 ; avec vin, 8 fr. Ch. 1 lit, 6 fr. Gr. lit, 8 fr. 2 lits, 10 fr. Journ. comp. 23 fr. ; p. 8 jours, 20 fr. ; p. plus, 18 fr. Gar. 2 fr. (11 ch.)

CALDARELLO (Pianottoli). **Hôtel des Etrangers.** (*Giudicelli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 5 fr. Din. 6 fr. avec vin. ch. 4 fr. Journ. 14 fr. gar. gratuit.

CALENZANA. — **Hôtel Tarquiny.** (*Tarquini*). Pet. déj. 1 50. Repas, 6 fr. ch. 5 fr. Journ. comp. 16 fr. avec vin. gar.

CALVI. — **Grand Hôtel.** (*Rossati*). Petit déj. 1.50 Déj. 8 fr. din. 8.50 avec vin ; ch. à 1 lit 6 fr. à 2 lits 10 fr. Journée compl. 18 fr. p. 4 j., 17 fr. p. 8 j 16 fr. gar. gr t (15 ch. 18 lits).

CERVIONE. — **Hotel des voyageurs.** (*Madame Laffont*) Pet. déj. 1.50, re as 5 fr. (avec vin) ch. 4 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. gratuit. (3 ch.)

CORTE. — **Park Hotel.** (*Ordioni-Campana*) Pet. déj. 3 fr. Repas 10 fr.

(sans vin). Ch. à 1 lit 10 fr., à 2 lits 16 fr. Journ. compl. 25 fr. gar. grat. (30 ch. 36 lits).

CORTE. — G^d Hôtel du Nord et d'Europe (*M^{me} Ottobri*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 7 fr. Din. 8 fr. avec vin. Ch. 6 à 8 fr. Journ. 22 fr. gar. 2 fr. 50. (20 ch.)

EVISA. — **Hotel Gigli.** (*Falconetti et Leca*). Pet. déj. 1.50 ; repas, 8 fr. avec vin ; Ch. à 1 lit, 5 fr. ; à 2 lits 10 fr. ; Journ. comp. 22.50 ; p. 4 jours, 20 fr ; p. 8 jours 18 fr. (12 ch. 15 lits).

GUAGNO-LES-BAINS. — G^d **Hotel Continental.** (*D. Martini*). Pet. déj. 1 fr. ; Repas 6 fr. sans vin ; ch. à 1 lit, 5 fr. à 2 lits 10 fr. Journ. compl. 16 fr. 50, gar. gratuit. (16 ch. et 20 lits).

GUITERA-LES-BAINS. — **Hotel Cyrnos.** (*J. Lanfranchi*). Petit déj. 1.50 ; déj. 10 fr. Din. 8 fr. avec vin. ch. à 1 lit, 4 fr. à 2 lits, 6 fr. Journ. compl. 20 fr. gar. gratuit. (24 ch.)

ILE-ROUSSE. — G^d **Hôtel d'Europe.** (*F. Suzzoni*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 6 fr. Din. 6 fr. 50 (sans vin), Ch 1 lit. 6 fr. ; 2 pers. 8 fr. ; à 2 lits. 10 fr. Journée comp. 16 fr. garage, 3 fr.

OTA. — **Hôtel de la Spelonca** (*Coérolé Martin*). Pet. déj. 1 fr. Repas, 5 fr. avec vin. Ch. 4 fr. Journ. 12 fr. voit. gardées. (4 ch. et 5 lits)

PIANA. — G^d **Hotel des Roches Rouges.** (*C^{ie} des G^{ds} hôtels*) Pet. déj. 3 fr. ; Déj. 10 fr. ; Diner 12 fr. sans vin. Ch. 1 lit 8 fr. 2 lits 10 fr. Journ. compl. 30 fr. Service 10% (26 ch 35 l.).

PIANA. — **Hotel Continental.** (*Mattrepierre*) Pet. déj. 1.25. Repas, 7 fr. avec vin ch. 5 fr. Journ. comp. 15 fr. gar. 5 fr. (8 ch. et 9 lits).

PINO. — **Hotel Ceselli.** (*Ceselli*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 7 fr. Din. 7.50. avec vin. Ch. 1 lit, 5 fr. 2 lits, 8 fr. (4 ch. et 6 lits). Journ. comp. 12 fr.

PONTE-LECCIA. — **Hotel Cyrnos.** (*Paul Mattei*) Pet. déj. 1.50. Repas, 6 fr. Ch. 4 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit. (6 ch.)

PORTO-VECCHIO. — **Hotel Central** (*Vie Tomasini*). Pet. déj. 2 fr. Déj. 5 fr. Din. 5 fr. 50, avec vin. Ch. 5 fr. Journ 17 fr. gar. gratuit.

ROGLIANO. — **Hotel Zerbi.** (*Mlle Zerbi*). Pet. déj. 1.25. Repas, 6 fr. ch. 4 fr. Journ. comp. 17 fr. avec vin. gar. gratuit. (6 ch. et 8 lits).

SAINT-FLORENCE. — **Hot. d Europe.** (*Agnès Luciani*). Pet. déj. 1 fr. Déj. 6 fr. Diner 7 fr. (vin compris). Sur com. à partir de 10 fr. Journée comp 16 fr. sans vin, 14 fr. garage 2 fr.

SARTÈNE. — Hôtel de Provence. (D. Marcangeli). Pet. déj. 1.75. Déj. 7.50 Dln. 8.50. Ch. 7 fr. Journ. comp. 22 fr. avec vin. gar. gratuit. (12 ch.)

VEZZANI. — Hôtel Continental. (Vincensini J. B.) Pet. déj. 1 fr. 50. Déj. 6 fr. Dln. 6 fr. avec vin. Ch. à 1 lit, 5 fr., à 2 lits, 10 fr. Journ. comp. 18 fr. (15 ch. et 20 lits) gar. gratuit.

VICO. — Hôtel des Gourmets. (Cervetti). Pet. déj. 1 fr. Repas, 6 fr., ch. 5 fr. Journ. comp. 18 fr. avec vin. gar. gratuit. (12 ch.)

VIZZAVONA. — Grand Hôtel de la Forêt (C^{ie} des G^{ds} hôtels). Pet. déj. 3 fr.; Déj. 10 fr.; Dîner. 12 fr. sans vin. Ch. 1 lit, 8 à 45 fr.; Journ. comp. 30 fr. p. 5 jours, 28 fr.; gar. 5 fr. service 10% (45 ch. et 65 lits).

VIZZAVONA. — Foco. — Hôtel du Monte d'Oro, (Mme Plaisant). Pet. déj. 3 fr. Déj. 8 fr. Dln. 10 fr. sans vin. Ch. à 1 lit 8 fr., à 2 lits 12 fr. Journ. comp. 25 fr. red. après 3 j. gar. grat. (40 ch. 70 lits) ouvert avril à novembre.

ZONZA. — Hôtel du Tourisme. (800 mètres). Pet. déj. 1 fr. déj. 6 fr. Dîner 7 fr. avec vin; Ch. à 1 lit 5 fr., à 2 lits 6 fr. Journ. comp. 18 fr. p. 4 j. 16 fr. p. 8 j. 15 fr. gar. grat. (15 ch. 21 lits).

Les renseignements parvenus trop tard, figureront au prochain numéro.

La mention des **Bons hôtels corses** équivaut en réalité, à une recommandation, d'ailleurs gratuite et désintéressée, comme toutes celles que nous donnons dans nos bureaux.

Aussi, dans l'intérêt général, nous prions les touristes qui auraient éprouvé, dans les maisons mentionnées, quelque motif sérieux de mécontentement, de vouloir bien nous en faire part.

A quelques Correspondants

Nous avons déjà reçu quelques lettres auxquelles nous répondons que la *Revue de la Corse* est une tribune de libre mais courtoise discussion, ouverte seulement au domaine des études et des idées.

Toutes les opinions peuvent y être accueillies à la condition qu'elles aient une forme littéraire et une base historique, scientifique ou économique, étant entendu que la responsabilité en reste toujours à leurs auteurs.

N'oubliez pas la propagande pour la *Revue*

L'ANNU CORSU

Antologia Regionalista

Directeurs :

P. ARRIGHI et A. BONIFACIO

Prix : 2 fr.; franco, 2.75; recom., 3 fr

OCCASIONS

Deux bons romans Corses

Editions populaires d'avant-guerre

LA VIERGE DES MAKIS

par Philippe TONELLI.

LE ROI DE LA MONTAGNE

par Jérôme MONTI.

Ces célèbres romans, édités en petit format avec couverture illustrée et 4 gravures pleine page à chacun, ont eu le plus grand succès.

Les deux ensemble franco : 2 fr., avec recommandation : 2 fr. 50.

TROIS OUVRAGES sur la CORSE

Un Tour en Corse par BOISARD, 21 photos, 5 pl. en coul. gr. luxe. 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr DESBROSSES, 20 phot. gr. luxe. 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3 »

Réduction pour les 3 réunis en un seul paquet, franco 10 fr. avec recommandation : 10 fr. 50.

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

2 forts volumes de 400 pages sur 2 colonnes, très nombr. illustrations, textes variés par des auteurs connus. Soldés franco pour 10 francs, avec recom. 10 fr. 50,

La CORSICA de Novellini

La plus belle allégorie de la Corse, format 80x60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

Heures de Corse

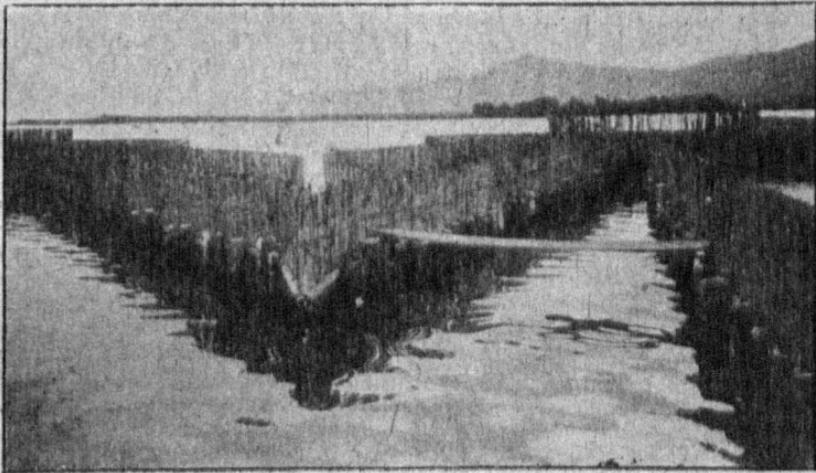
L'élégante brochure de Jean Lorrain qui porte ce titre épuise en ce moment sa quatrième édition. Citons parmi les principaux chapitres : *Dimanche Corse, Les Quais, Les Pèlerinages, Les Voceri, Sous les châtaigniers, Le Village*, etc. prix : 2 fr. franco : 2, 50 et recommandé : 2, 75.

La pêche Dans l'étang de Biguglia.

Le VII^e Congrès des Pêches maritimes qui s'est tenu à Marseille au mois de septembre dernier avait inscrit à son programme une excursion en Corse. Le *Bulletin de la Société Centrale d'Aquiculture* qui vient de nous tomber sous les yeux a relaté excellemment cette excursion. Les voyageurs, qui firent la randonnée classique, Calacuccia, Porto, Piana, Cargèse, Ajaccio, Vizzavona, Bastia, ont emporté de leur voyage une impression grandiose. Nous n'en parlerions pourtant point, si le D^r J. Pellegrin qui a écrit la relation de cette excursion ne nous avait en même temps donné une intéressante description de la pêche dans l'Étang de Biguglia.

levés, le poisson entre dans l'étang. Quand, après y avoir séjourné plus ou moins longtemps, il veut regagner la mer, il trouve le barrage rétabli et vient buter contre un ingénieux système de palissades en bois et de roseaux qui le conduit inmanquablement dans un étroit espace circulaire ou « tour » où il est alors facilement capturé.

En dehors de ce procédé qui est employé par la Société d'exploitation de l'étang, un grand nombre de pêcheurs professionnels, inscrits maritimes, posent en tous temps des filets dits « verveux » qu'ils retirent le lendemain ou les jours suivants. M. Pellegrin relate à ce propos la façon pittoresque dont cette pêche s'exerce et qui en fait une sorte de « pêche régale ». Toutes les barques montées par les pêcheurs sont



Une bordigué de l'étang de Biguglia.

On connaît ce vaste étang littoral saumâtre qui s'étend sur une longueur de près de 13 kilomètres, un peu au sud de Bastia et qui couvre une superficie de 1600 hectares environ. Il s'ouvre sur la mer à sa partie Nord par un petit chenal, reçoit quelques petits ruisseaux d'eau douce du côté de l'ouest et se trouve, au sud, relié par un canal au Golo.

L'importance de la pêche, dans cet étang, est considérable. On y trouve des anguilles, des lous, des muges et quantité d'autres petits poissons. Le principal procédé usité pour capturer le poisson consiste dans l'emploi de pièges appelés « bordigues ». Au printemps, les barrages du chenal étant

réunies à heure fixe devant les bâtiments d'exploitation. Un signal est donné et les bateaux partent en même temps. Chaque équipage, à force de rames s'efforce de distancer le voisin pour aller placer ses filets à l'endroit qu'il juge le plus favorable. Le poisson capturé appartient au pêcheur. Mais il est obligatoirement vendu à la société fermière de l'étang qui fixe un prix invariable pour l'année quelles que soient l'espèce ou la dimension du poisson. Pour 1922, il était fixé à 1 fr 50 le kgr.

Signalons encore comme autre procédé de pêche dans l'Étang de Biguglia, celui employé par les pêcheurs du village de Borgo qui poursuivent le

poisson au moyen de la foëne, sorte de trident avec lequel ils le piquent sur le sable. Procédé primitif qui a l'inconvénient de laisser échapper de nombreux poissons meurtris ou blessés qui périssent sans profit ou deviennent la proie des crabes.

Quoi qu'il en soit l'exploitation piscicole de l'étang de Biguglia est une affaire importante puisque le droit de pêche y est affermé annuellement pour 90.000 francs. Emile FRANCESCHINI.

Nouvelles Bibliographiques

L'ANNU CORSU

Cette importante et luxueuse publication, qui constitue la plus belle Anthologie des meilleurs écrivains régionalistes et la première Revue littéraire en langue corse, obtient un succès mérité parmi les Corses de l'île, du Continent, et surtout des colonies et de l'Etranger. La presse lui a consacré des comptes-rendus nombreux et flatteurs et l'édition de 1923, tirée à trois mille exemplaires, est déjà presque épuisée. Les Directeurs, qui conservent le soin de la rédaction, se sont adjoint un Administrateur, M. Michel Susini (35, Avenue de la Victoire, Nice) qui reçoit dès à présent la correspondance concernant les dépôts et la publicité pour l'édition de 1924, en préparation. Elle marquera encore un progrès sur la première d'une présentation pourtant impeccable.

Rappelons à ce propos que M. A. Clavel, Directeur de la *Revue de la Corse* reste à Paris le dépositaire exclusif de l'*Annuaire Corsu* et des publications qui seront éditées par le nouvel Almanach régionaliste.

La Langue Corse

Les très intéressants efforts en vue de la constitution d'une langue Corse par la conjonction des différents dialectes, soumis à une règle grammaticale qui n'est pas encore établie, continue de se manifester.

M. Ambrosi vient de publier la troisième livraison de *A Lingua Corsa*, datée de *Pasqua 1923*, qui contient d'intéressantes citations du dialecte ancien de l'*Au delà des Monts*, précédées de notices et complétées par des annotations comme il convient à des textes classiques. Une biographie du poète paysan Alexandre Ambrosi (Lisandru di Castineta) complète utilement les poésies reproduites que sui-

vent quelques œuvres modernes de MM. Orsini, Ricci, Danton et Franceschi. M. Paul Fontana termine ce fascicule par une savante étude de neuf pages sur la morphologie de la langue corse.

Au même moment la *Biblioteca Corsa, Diretta da Paulu Arrighi*, fait paraître une première brochure (Prezzu : *Cinquanta soldi*) contenant deux comédies de l'un des auteurs de « *L'annu Corsu* », M. A. Bonifacio.

All'Urna! se compose de trois actes en vers reproduisant spirituellement les scènes qui se déroulent en période électorale dans un village du cap Corse. On peut dire que c'est l'équivalent de la savoureuse *Election en Corse* que notre collaborateur M. A. Maitrot conte dans le présent numéro aux lecteurs de la *Revue*. Que les deux tableaux soient en prose française ou en vers corses, leurs auteurs ont su y déployer également une verve sarcastique empreinte de la plus pure philosophie rabelaisienne.

U Scupatu, qui complète cette brochure, forme trois tableaux en prose de mœurs rurales dans lesquels des paysans corses célèbrent toutes les vertus d'un compatriote que l'on croit mort pour ensuite lui attribuer tous les vices en apprenant qu'il vit encore! M. Bonifacio s'y révèle un fin observateur autant qu'un habile écrivain.

M. P. Arrighi, avec sa compétence en la question, a fait précéder ces deux pièces d'observations orthographiques. Certes tous ces efforts dispersés sont louables et utiles mais combien plus profitables à la cause que l'on veut servir s'ils commençaient par s'unir en vue de créer, avant toute autre chose, une grammaire et un dictionnaire, fondements de toute langue. Sur cette question primordiale, tout le monde est d'accord mais personne n'agit.

Un petit-fils de Renan

C'est sous ce titre que le jeune et éminent collaborateur de la *Revue*, M. D. Paganelli, vient de donner aux Lettres françaises une belle, sincère et impartiale étude du petit-fils de Renan, Ernest Psichari, glorieusement tombé au combat du 24 Août 1914.

Sous la magie de son style et l'allure philosophique de sa pensée, nous suivons, pour ainsi dire pas à pas, le développement de ce grand caractère que fut l'auteur du *Voyage du Centurion*.

Les phases de cette crise morale où il faillit sombrer et qui se dénoua heureusement dans la grande paix de l'âme reconquise, les étapes successives qu'il lui fallut franchir avant d'atteindre au suprême bonheur qui est Dieu ; en un mot, cette vie si brève et si pleine, il appartenait au philosophe et au poète d'en retracer le processus et d'en fixer les traits pour nous en faire sentir toute la beauté, la grandeur, le sacrifice.

De ces pages, imprégnées d'une forte personnalité, se dégage un don indéfinissable de poésie qui revêt tout ce qu'il touche d'un charme particulier.

Admirons sans réserve la nouvelle prière sur l'Acropole, précédant son étude, et qu'il dédie à Renan à l'occasion de son centenaire.

Ne nous rappelle-t-elle pas, dans son lyrisme enflammé, cet hymne d'amour à la Corse, « *In memoriam Galieni* », (1^{re} année, n^o 4) que l'élite des lecteurs de la *Revue* accueillit comme un bijou littéraire ?

Fervent admirateur de Renan, l'auteur essaie de rapprocher l'aïeul et le petit-fils dont les caractères, malgré leur opposition, se concilient cependant dans leur essence en aboutissant aux mêmes conclusions : l'amour du beau, du bien, du vrai par la recherche et la connaissance du divin « qui vit encore » et vivra éternellement, au cœur de « l'humanité. »
RÉGULUS.

Le mois qui vient de s'écouler a été particulièrement fertile en productions d'œuvres corse, et voici que, malgré l'augmentation du nombre de ses colonnes, *La Corse Moderne* est obligée d'en ajourner le Compte-rendu au prochain numéro.

Bornons nous aujourd'hui à citer :

Kallisté, poème en 6 chants par Morucci ;

L'île parfumée, *La Corse*, par Georges Avril ;

A Letia, fantaisie corse par Mais-trale ;

Notre Maquis, roman Corse par S. Dalzeto ;

Visages Corses, avec illustrations par Jean Maki,

Valentine de Saint-Point, par H. Le Bret, etc. ; sans oublier les articles de Trygée, Jean Béraud, etc.

Nous parlerons du nouveau film *Corsica*, dont le succès s'accroît chaque jour, en disant aussi quelques mots de l'*Indicateur de la Corse*, cédé après 15 années de publication.

De la France en Corse.

Dans le n^o du 15 juin de la *Nouvelle Revue*, qui déjà, en 1921, fut hospitalière pour le grand poète corse Salvatore Viale, traduit par MM. J. Carabin et L. Villat, nous lisons le récit, rapide et mouvementé, d'une excursion en Corse par M. L. de Montgolfier. Quand on porte le nom du précurseur de l'aéronautique, il est assez naturel que la voie de l'air soit le chemin préféré. Mais en empruntant la route aérienne d'Antibes à Ajaccio, l'auteur a-t-il cru sortir de France pour intituler son article : *De la France en Corse* ?

Il nous conte très agréablement les épisodes de son court voyage, la cordiale réception qu'on lui fit à Bonifacio et comment, dans la maison de Napoléon il réprima bravement le sans-gêne habituel des touristes anglais.

Il est moins heureux dans ses appréciations lorsqu'il nous dit que Paoli fut exilé en Italie par Napoléon et que si celui-ci compte chez les Corses « une grande majorité, la mémoire de Paoli est cependant restée fidèle parmi certains d'entre eux... »

Que dire de ses précisions géographiques ? Il situe à 16 kil. d'Ajaccio et à 570 m. d'altitude le château Pozzo di Borgo qui est en réalité distant de 13 kilom. 8 et élevé de 660 mètres.

De même il place la Sardaigne à 18 kil. de Bonifacio tandis que la largeur du détroit n'en compte que 10 à 11.

Mais comment M. de Montgolfier peut-il préférer le tour du Cap Corse au circuit des Calanches, qu'on lui a cité, avec raison, comme étant « la plus belle excursion de la Corse », puisque, d'après son récit, il n'a été que jusqu'à Piana ? Il vante en passant le confort moderne de l'*Hôtel des Roches rouges* fort apprécié par une colonie d'anglais qui s'y étaient installés.

Une Anglaise qui a visité tous les pays du globe sans crainte de la mer parce que « les bateaux Anglais sont excellemment confortables et les marins anglais les meilleurs du monde », s'étonne que Madame de Montgolfier n'ait pas eu peur de venir par hydra-vion. Elles attire cette juste réplique : « une française n'a pas peur des airs car nos appareils sont les meilleurs et les aviateurs français les plus habiles du monde. »

Et l'auteur de cet intéressant article termine en se demandant si l'ancienne île de Corse n'est pas maintenant reliée au Continent puisqu'il n'a « touché l'eau ni à l'aller ni au retour. » QUIDAM.

La Corse pépinière de marins

Sous ce titre M. André Dardy, président de la section bastiaise de « La Ligue Maritime et Coloniale » vient de publier dans son organe *Mer et Colonies* (juillet 1923) un très intéressant article.

Après avoir vanté toutes les beautés et les ressources de la Corse, montré les vertus guerrières de ses enfants pendant tout le cours de son histoire, M. Dardy cite la pléiade de marins corse qui se sont distingués dans la marine française. Son article, évocateur de l'énergie de la race, contribuera utilement au bon renom de la Corse chez les cinq cent mille membres de la Ligue.

Il faut demander cet intéressant numéro et recevoir également tous les autres pendant un an, par le simple versement de trois francs au compte postal de la Ligue: Paris. 150.51.

Aucun français ne doit se désintéresser de notre avenir maritime dont dépend la sécurité et la prospérité de la France. Envoyez votre souscription actuellement maintenue au taux infime d'avant-guerre, au directeur de « La Ligue Maritime et Coloniale », M. Rondet-Saint, dont l'habile et infatigable activité a su élever en dix ans le nombre des adhérents de trente mille à cinq cent mille, en attendant que vous l'aidez à atteindre le million nécessaire. Le Corse insulaire ne doit pas se désintéresser des questions maritimes.

L'alliance Corse de Mussolini

Un de nos fidèles abonnés nous adresse à ce sujet l'importante note complémentaire que nous reproduisons ci-après.

L'indication que donne le dernier numéro de la « Revue de la Corse » au sujet de l'alliance corse de « Mussolini » est intéressante et mériterait d'être précisée.

Je crois qu'elle contient cependant une erreur en ce qui concerne le titre de comte porté par les Bernardini de Lucques ; ce titre est en effet infiniment plus ancien que ne l'indiquent les renseignements que vous avez publiés et s'applique à une famille qui n'est nullement corse d'origine.

Les Bernardini, de Lucques, sont comtes palatins par lettres de Charles Quint concédées à Cesar Bernardini, Chevalier de l'Éperon d'Or en 1536, noble de l'Empire germanique en 1541. Ces titres leur ont été reconnus à nouveau en 1819, c'est-à-dire à une date

antérieure à celle que vous indiquez pour le passage en Italie des Bernardini de Corse.

Il y a mieux : le chef actuel de la famille Bernardini, le comte Cosimo, est né lui-même à Lucques avant cette date, en 1831.

Tout cela ne s'oppose en rien, bien entendu, à la question de l'alliance corse du Président du Conseil italien. Mais je crois qu'il est utile, pour préciser celle-ci, de ne pas la compliquer d'indications moins exactes. N. P.

PAYSAGES DE CORSE

L'ÉTANG DE DIANA.

Dans ma chambre tremblait à peine la lueur du matin, j'ouvris ma fenêtre. Une ligne incertaine encore, du côté de l'Orient, traversait le linceul immense de la nuit et séparait, d'une nuance empourprée, le ciel et la mer. Les flots du Tavignano coulaient sans bruit sous les piliers, à peine visibles, de son pont de bois. Le fort d'Aleria à droite, montrait sa masse sombre au dessus de la colline. Les bruits naissaient au-dessous de moi, on menait les chevaux à l'abreuvoir, les bœufs à la rivière. Les portes s'ouvraient dans la ville naissante, la ruche laissait s'envoler les abeilles travailleuses. On frappa à la porte de la maison, le pêcheur gardien de l'étang de Diana, prévenu dès la veille, monta l'escalier et vint nous avertir qu'il était temps de partir.

Nous le suivîmes, mon compagnon de voyage et moi, pour nous engager dans un étroit sentier à demi caché par les buissons et les cistes égrenant sur nous, et derrière nos pas, sur le sol humide, les perles de rosée que la nuit avait semées sur leurs branches. Nous marchions depuis quelque temps, lorsque tout à coup, un coin de l'étang, qu'un pli de terrain nous avait empêché de voir jusque-là, nous apparut étincelant sous les rayons du soleil levant. Nous traversions alors un champ sablonneux, fraîchement éventré par la charrue ; aux bords du champ, devant nous, de sombres et vastes bouquets de verdure nous cachaient la plus grande partie de l'étang ; ce sont les magnifiques lentisques qui bordent Diana et lui font une ceinture toujours verte, qui lui composent une couronne jamais flétrie. Nous arrivâmes. A travers les branches faiblement espacées, nous voyions les eaux scintiller et frissonner sous les baisers du soleil : un léger

murmure s'élevait dans l'air sonore, c'était le lac battant doucement la roche brune, c'était la voix des flots chantant l'hymne du matin. Les lentisques penchaient la cime de leurs branches les plus élevées pour les tremper dans les eaux bleues, formant ainsi des dômes de verdure : les bords de l'étang se repliaient dans leur milieu formant les réduits les plus mystérieux que jamais nymphe ait pu rêver.

Notre guide nous avait quittés, nous recommandant de nous glisser, à l'aide des branches et des racines centenaires des lentisques, jusqu'à l'une de ces grottes dans laquelle il pourrait engager son embarcation et où nous aurions attendu qu'il vint nous prendre. Quelques minutes s'écoulèrent, et la barque poussée par une main vigoureuse, fendait, de sa quille mince et fine, l'eau frémissante, appuya sa proue contre les bords rocheux en déchirant la mousse verte qui les couvrait. Nous nous trouvions à la pointe occidentale de l'étang, dans une petite anse, quelques coups de rame suffirent pour nous faire voguer en pleine eau. Les bords s'élargissaient devant nous, dessinant deux immenses courbes inégales, brisées en quelques endroits et se joignant à leurs extrémités, du côté de la mer, pour former un magnifique bassin, calme et vaste lit dans lequel s'étendaient les flots dormants. Nous embrassions alors, d'un seul coup d'œil, le splendide tableau qui s'étalait devant nous, nous assistions à un de ces sublimes spectacles dont la nature, au mois de mai, sous notre ciel corse, n'est pas avare.

Le soleil montait calme et radieux dans le ciel, dissipait les blanches vapeurs qui planaient dans l'air au-dessus de lui, mettait des franges roses aux légers nuages qui s'écartaient, comme pour l'adorer, traçait sur la mer un large sillon lumineux, or en fusion scintillant, ruisselant de lumière, échelle éblouissante ; illuminait la grève, jetait d'innombrables paillettes diamantées sur les sables grisâtres, et, pendant que là-bas, au fond du lac, l'île Sainte-Marie restait dans l'ombre, abritée par les collines du sud-est, lançait autour de nous et sur notre petite voile mollement déployée les flèches d'or de ses rayons.

À l'ouest se déployait toute la chaîne des montagnes de l'île, s'abaissant pour disparaître vers le nord et le sud, et dominant de ses pics géants la scène immense au milieu de laquelle, perdus, nous nous agitions. Les cimes neigeuses s'éclairaient ; il y a quelques ins-

tants, les premières lueurs de l'aube les estompaient de teintes élyséennes, roses douces et pâles. Elles resplendissent maintenant éclatantes de blancheur, montrant seulement de temps en temps quelques tâches grises, — grandes roches pelées et nues, où viennent se briser les traits de feu dardés par le globe de lumière. A mesure qu'il s'élève au-dessus de l'horizon, les derniers voiles diaphanes du crépuscule se déchirent ; sa clarté se répand descendant peu à peu vers les plaines, donnant aux grands arbres, sombres encore, leur verdure, à la montagne encore bleue des dernières ombres de la nuit, ses nuances véritables, ses aspects différents.

Les nombreux villages disséminés et perchés sur les hauteurs, vrais nids d'aigle, sont sortis de l'ombre, les rideaux de vapeur derrière lesquels la nuit les cachait ont disparu, crevés et dispersés. Les lignes confondues dans la masse se dessinent, les gorges se détachent en s'éclairant : cette nature tourmentée montre toutes ses sublinités : doux paysages, riants aspects, lignes mollement ondulées, pics déchirés, flancs ravagés, précipices dont le regard s'effraie, elle s'étale tout entière en se livrant au soleil fécond.

L'air est tiède, vierge encore de tout bruit ; on respirait mille senteurs embaumées ; aucune brise, pas un souffle ne brisait la surface unie de l'étang ; notre voile tombait inerte le long du petit mât.

Autour de nous régnait un calme profond, une sérénité inexprimable : on eût dit que la nature se recueillait afin de mieux revivre sous l'influence de ces rayons qui lui apportaient la vie nouvelle d'une nouvelle journée ; que, silencieuse elle se préparait à jeter avec plus de force ces bruits variés, innombrables qui sont la grande voix, la voix unique de la création au travail. On n'assistait pas impassible à un pareil spectacle. Nous nous sentions émus, de cette émotion qui ne permet que d'admirer, qui éteint toute parole sur les lèvres.

L'âme se réfugie dans le monde chimérique mais splendide de l'idéal, là où rien n'est terne, froid et mesquin, là où tout est coloré, vivifiant, sublime comme la scène qui nous entoure.

Alexandre GRASSI.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

Société d'études pour la Corse

Le 7 mars 1923 a eu lieu l'Assemblée constitutive de la Société d'études pour le développement économique de la Corse, dont le Conseil d'Administration, présidé par M. Margot, Directeur Général de la Compagnie P. L. M., comprend MM. Caudrelier, Directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, Alfred Fraissinet, Président de la Compagnie marseillaise de navigation à vapeur et Goyard, Directeur de la Compagnie de Chemins de fer Départementaux, concessionnaire des voies ferrées de la Corse, M. Piccioni, Sous-Inspecteur attaché à la Direction P. L. M. a été nommé Secrétaire, du Conseil.

Fondée au capital de 150.000 francs, ayant son siège social 88 : rue St Lazare, la Société d'Etudes va porter ses efforts sur les questions qu'elle considère comme essentiellement vitales pour l'île de Beauté. La première, celle qu'elle met en tête de ses préoccupations, est celle du tourisme, — richesse à peu près inexploitée jusqu'ici. L'organisation, par la Compagnie P. L. M., de services réguliers d'excursions en auto-cars dans l'île, et l'établissement, par la C^{ie} Fraissinet, des traversées de jour pour se rendre de Nice en Corse, représentent déjà de notables améliorations très appréciées par les touristes. La Société favorisera la création de tous services de transports publics, reconnus utiles, et s'appliquera à obtenir un aménagement meilleur des hôtels existants, ainsi qu'un équipement hôtelier plus complet de l'île.

Enfin, pour le développement agricole et industriel, où tout à peu près est à créer, un appel pressant sera fait aux compétences techniques et aux groupements financiers susceptibles de s'intéresser à une œuvre nécessaire, et tout particulièrement à l'utilisation des richesses hydrauliques. La Société ne peut en effet que se borner à examiner les affaires qu'elle juge devoir et pouvoir s'acclimater en Corse, et à attirer l'attention des établissements financiers sur ces affaires ;

La Société d'Etudes comprenant les représentants des organismes les plus autorisés pour toutes les questions intéressant le développement économique de la Corse, apporte un élément de sécurité qui donnera confiance à tous et semble donc devoir inaugurer une ère d'activité féconde pour l'île de Beauté.

Les Amis de la Corse

Le *Touring Club de France* qui éditait récemment « *La Corse par la route* » vient, dans son numéro de mars, de publier un nouvel et intéressant article sur la Corse : « *Comment peut-on aller en Corse ?* » — « *Peut-on passer l'hiver en Corse ?* » — « *Quelles sont les meilleures stations ?* » — « *La vie y est-elle mouvementée ?* » — tels sont les chapitres de ce petit article écrit d'une façon concise, et dont les indications sont fort exactes. Il est illustré de plusieurs photographies et la couverture même du numéro de la *Revue du Touring Club* reproduit la route bordée d'Eucalyptus qui conduit de Cargèse à Piana.

On nous permettra de citer la conclusion de cet article : « Tout porte à croire, dit le signataire, que la Corse va sortir enfin d'une somnolence qui confine à la léthargie. Pour aider la Corse, a dit M. Millerand, il faut qu'elle s'aide elle-même. Malheureusement le pays est perdu par la politique et les intérêts personnels des uns ou des autres. Les Corses sont pauvres et dans l'impossibilité de faire quoi que ce soit ; ce sont des gens honnêtes mais qui manquent d'initiative et d'énergie. Ils ne savent pas utiliser comme il faudrait le bulletin de vote.

« Pour aider la Corse il faudrait créer en France une « *Société des Amis de la Corse* », qui interviendrait auprès des pouvoirs publics, n'accepterait comme membres que des hommes connaissant et aimant la Corse, et qui ferait plus en une année que tous les Corses réunis en dix ans. »

Cet appel ne restera pas vain et nous croyons savoir que plusieurs bonnes volontés s'emploient activement en ce moment à faire revivre l'ancienne section du *Club Alpin Corse*, fondée jadis par le regretté Henry Boland, et que la mort de plusieurs de ses membres, puis la guerre, ont désorganisée. MM. Philippe Leca, l'auteur du « *Guide Hachette de la Corse* », secrétaire général de la section corse du *Club Alpin* et Emile Franceschini, secrétaire-chef au conseil municipal de Paris, recueillent à cet effet des adhésions et se proposent de provoquer une réunion dès que leur nombre permettra la réalisation d'un utile effort.

Nous ne pouvons que les encourager et les assurer, dans cette voie, du concours absolu de la *Revue de la Corse*.

QUESTIONS CORSES

36. — Les œuvres de Filippi, de Corte, ont-elles été publiées ?

Dans un article nécrologique inséré dans un journal de Bastia, le 26 Janvier 1895, on lit ces deux phrases :

« Quoique obscure et modeste, la mission de M. Filippi, de Corte, a été encore belle et enviable.... L'amour du prochain, la tolérance, un vif sentiment d'une justice bienfaisante, une haute idée de la nature humaine, tel était le fond de son être... »

« A ces qualités de cœur s'unissaient fort heureusement les dons brillants d'un esprit orné par les lettres. Incapable d'inaction, il a employé les loisirs de sa verte vieillesse à composer des ouvrages de la Corse. C'est là qu'il a versé le meilleur de lui même ; c'est là aussi qu'était son espoir de se rendre peut-être utile à ses compatriotes, de sauver, pendant quelque temps au moins, sa mémoire de l'oubli. Il est parti sans connaître le sort réservé à son œuvre.... »

Nous l'ignorons également et je serais désireux de savoir si ces ouvrages ont été publiés ; en quel lieu, à quelle époque, sous quels titres ?

Si les manuscrits sont restés entre les mains d'un héritier, un lecteur de la *Revue* pourrait-il me le faire connaître ?

UN ABONNÉ FIDÈLE (N° 741)

37. — Le Comte Cipriani est-il originaire de Morsiglia ?

Un auteur italien indique Morsiglia (cap Corse) comme lieu de naissance du comte Cipriani, ancien gouverneur du comté de Bonifazi et qui joua un des principaux rôles dans la guerre de l'indépendance italienne en 1859.

Quel collaborateur de la *Revue* pourra fixer ce point historique ?

UN CHERCHEUR BASTIAIS.

Réponses

Quels sont les premiers emplois français du mot « Maquis » ? (Q. n° 35).

Sans employer le terme même de « maquis », un ouvrage français antérieur de trente ans à l'Histoire de Pommereul s'est efforcé avant celle-ci de traduire le mot « macchie ». C'est l'Histoire de l'île de Corse parue sous les seules initiales C. D. G., à Nancy, en 1749, que l'on a attribuée d'abord à M. de Villehernois, ensuite à François Antoine Chevrier, et que l'on estime aujourd'hui être l'œuvre de Jean François Goury de Champ-

grand, commissaire des guerres à Ajaccio en 1739 et 1740. On y lit (page 103).

« On laisse reposer la terre deux, « trois ou quatre années, pendant lesquelles elle produit ce qu'on appelle « des « mâches » qui sont des arbustes « sauvages qui croissent à la hauteur « de quatre à cinq pieds, que l'on coupe et brûle ensuite lorsqu'on veut « mettre la terre en valeur. La cendre « de ces « mâches » l'engraisse parfaitement et la fait produire abondamment pendant trois ou quatre autres « années. C'est encore un usage général dans la Corse de brûler dans les « champs les pailles pour engraisser « les terres, comme je dirai ci-après. « Comme presque toutes les montagnes de cette île sont couvertes de « ces sortes d'arbrisseaux ou « Mâches », les habitants pourraient en « défricher beaucoup plus qu'ils ne font « et en ensemercer les places ; mais « ces sortes de terrains, qui paraissent « comme nos bois taillés en France, « surtout dans la partie d'au delà des « monts, leurs sont d'une trop grande « utilité en temps de rébellion pour « s'en départir totalement ; car un « Corse qui se jette à la « Mâche » se « regarde comme en sûreté et à l'abri « de toutes les perquisitions des trou- « pes et de la justice.... »

Ce n'est donc pas seulement le mot que nous trouvons dans les notes de M. de Champgrand, mais même l'expression de « se jeter à la mâche, » devenue depuis : « prendre le maquis. »

NOËL PINELLI.

Nous pensons apporter à cette question une contribution probablement définitive en disant que le mot « makis » figure, avec d'autres désignations agricoles, sur chaque feuille imprimée précédant la statistique d'une « communauté » dans les 17 vol. in-folio (et non 27 comme on l'a dit parfois), composant le remarquable *Plan terrier de la Corse* et qui se trouvent aux Archives du ministère de la guerre.

Répétons une fois de plus, à cette occasion, combien il est illogique et anormal que le texte manuscrit de ce formidable travail, soit enfermé aux archives de l'armée tandis que les cartes qui le complètent, les « rouleaux » auxquels le texte renvoie constamment, sont aux archives d'Ajaccio.

Quel représentant de la Corse aura à cœur de faire cesser cette anomalie qui s'oppose à toute étude complète de ces précieux documents ? A. C.

Bibliographie de la Presse Corse

(Suite XVI. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

Observateur (L'). Journal républicain hebdomadaire fondé à Bastia en 1848 par l'avocat Arrighi, s'appela aussi *L'observateur de Bastia* et vécut jusqu'en 1874. En 1852 il avait absorbé l'*Ere nouvelle*, dirigé par l'abbé Rigo, qui elle-même avait succédé à l'*Insulaire*. Format raisin, 4 p. 4 col. Imprimerie Fabiani.

Observateur de la Corse (L'). Journal républicain quotidien d'information absolument indépendant. Rédacteur politique : César Fabiani ; Directeur gérant : M. Casimir Praggi. Il disparaît bientôt, mais après une suspension de plusieurs années, il reparait sous la même direction le 14 Novembre 1899, devenu hebdomadaire in-folio, 4 col. 4 pages. En 1905, il redevient quotidien et forme une nouvelle série. Plus tard il change de couleur politique et s'appelle *Le Progrès*.

Page des jeunes (La). A partir du dimanche 3 décembre 1922, *Ajaccio journal* (Voir ce nom) dirigé par M. X. Franceschini, consacre entièrement, sous ce nouveau titre, sa troisième page à l'*Union littéraire et artistique d'Ajaccio*, dont elle devient l'organe sous la direction de M. E. Lanzi. Ainsi la rédaction de cette page est complètement indépendante du reste du journal et offre asile aux élucubrations, en prose et en vers, d'une ardente et poétique jeunesse ajacienne.

Palmier (Le) Publication littéraire fondée à Ajaccio en 1898 par M. Pascal Fondacci et qui fut de courte durée.

Papillon (Le) Journal littéraire, satirique, mondain, hebdomadaire, publié sous la direction de M. Innocenzi à Bastia ; Impr. Ollagnier. 4 pages in-4° raisin, 1^{er} numéro en janvier 1894.

Paris-Corse (Le) Journal républicain hebdomadaire, fondé et dirigé par M. Gaston Colombani à Paris. Après une longue interruption le journal reprit sa publication le 28 septembre 1918 avec ses bureaux, 48, Rue d'Amsterdam à Paris, et le sous-titre « Organe de défense des intérêts généraux de la Corse ». Cessa de paraître en septembre 1922. Reparut, avec éclipses, en 1923 sur format réduit.

Pascal Paoli (Le) Journal hebdomadaire républicain de Corte. Organe des intérêts de l'arrondissement fondé à Corte, en 1884, par M. Paul Acquaviva qui le dirigea seul jusqu'à sa mort survenue en 1903, à l'âge de 74 ans. Son gendre M. Dominique Guel-

fucci en prit alors la direction qu'il a continuée jusqu'à ce jour, après une interruption pendant la guerre, en maintenant à la publication la tenue littéraire qui fit son succès. Format in-folio simple sur 5 colonnes.

Passé de la Corse (Le). Journal hebdomadaire publié à Paris en 1865-66, sur format in-folio, par M. Jean de la Rocca, l'auteur de *La Corse et son Avenir*. Cette publication, ne coûtant que 3 fr. 50 par an, était spécialement consacrée à l'histoire de la Corse, avec biographies des hommes célèbres, légendes et anecdotes locales, etc. Elle paraissait alternativement et sous la même direction avec l'*Avenir de la Corse* (Voir ce nom). L'une le 1^{er} et le 15 du mois, l'autre le 8 et le 23.

Nous avons une collection de très intéressants articles spéciaux de ces excellentes publications où ils sont perdus et ignorés à ce point que leur réimpression pourrait avoir lieu dans la *Revue* avec la valeur de l'inédit.

Patrie Corse (La). Journal hebdomadaire régionaliste, d'action catholique et sociale, qui succéda, le 26 Décembre 1920 à *La Voix des Jeunes* (Voir ce titre) dont elle prit la place en réclamant une assemblée provinciale et une réorganisation administrative. In-folio 4 pages à 4 Col. Direction: 6, route du cap, à Bastia ; suspendit sa publication en septembre 1922.

Patriote (Le). Journal quotidien fondé à Ajaccio en 1871, par Jean de la Rocca. Il défendit la candidature à la députation de la Corse du Prince Jérôme Napoléon ; mais la vente sur la voie publique en fut interdite par arrêté du Préfet de la Corse Dauzon, en date du 9 novembre 1871 ce qui entraîna sa disparition. Format in-folio avec 5 col.

Patriote Corse (Le). Journal hebdomadaire qui parut à Paris, format in-folio, 5 col. de 1865 à 1866.

Patriote Corse (Le). Journal quotidien, organe des intérêts généraux du département, publié à Ajaccio en Avril 1910 sous la direction de M. Jean Zevaco, administrateur gérant, qui soutint la candidature de M. Pugliesi Conti, maire d'Ajaccio, à la députation corse ; format in-folio, 4 col. 4 pages. Bureaux : 19, Cours Napoléon, un an : 20 fr. Suspendu après les élections.

Petit Ajaccien (Le) Journal républicain, bi-hebdomadaire, fondé à Ajaccio, en 1888, par Salvator Villanova.

(A suivre).

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

ÉTUDES HISTORIQUES

La Prise de Capraja

(1767)

La brillante expédition maritime que le gouvernement de Paoli entreprit en janvier 1767 contre une possession génoise, et qui aboutit à la conquête de l'île de Capraja, fut pour les Génois une désagréable surprise en même temps qu'une sévère leçon appliquée à leur orgueilleuse Cité.

Gênes irritée expédia aussitôt Antoine Matra avec 40 galères pour reconquérir la petite île. Mais les Corses, aidés par les Capraïesi, tinrent tête à des assauts répétés et la flotte ligurienne, très éprouvée par l'artillerie corse, fut obligée de se retirer dans le golfe de la Spezzia.

Un intéressante relation de cette campagne, du succès complet qui la termina, fut publiée la même année dans le journal de Paoli : « *Ragguagli dell' Isola di Corsica* », mais les graves événements qui devaient, l'année suivante, changer les destinées de la Corse, éclipsèrent complètement ce remarquable fait d'armes, accompli par une poignée de Corses, qui mérite une place mémorable dans l'histoire de ce pays.

Près de Cent ans plus tard, le savant Sébastien de Caraffa résolut de le rappeler à la mémoire des Corses en reproduisant cette relation, avec son même texte italien, dans le journal « *La Guida del Popolo* » qui se publiait à Bastia en 1864.

A cette même époque, un autre savant Corse, ancien magistrat, avait pris le parti, lui aussi, de vulgariser ce glorieux épisode des luttes de la Corse contre Gênes et en avait commencé la traduction française.

L'apparition de la reproduction italienne le fit hésiter un instant ; mais il se détermina cependant à faire paraître également son travail qui fut publié la même année dans *l'Avenir de la Corse* (octobre 1864).

Alexandre Grassi, qui entreprit cette traduction pendant les loisirs d'une retraite entièrement consacrée à des études historiques, termina ses jours à Cervione, il y a quelques années, étant premier président honoraire, digne couronnement d'une carrière remplie avec distinction.

C'était, en même temps qu'un écrivain de talent, un archéologue érudit. Il le prouva dans plusieurs études savantes dont la principale fut un important travail sur Aleria (1) la cité romaine déjà

(1) *Aléria, étude historique et archéologique*, par Alexandre Grassi, Paris, 1864. « L'auteur a su avec talent faire de l'archéologie et de la bonne érudition ; ses investigations sur un passé dont il ne reste que des vestiges informes, révèlent une sûre et bonne critique en même temps qu'une étude réfléchie des travaux de ses prédéces-

étudiée par Mérimée (1) et dont l'actif conservateur des antiquités de la Corse, M. Ambrosi, s'applique actuellement à découvrir les secrets par des fouilles persévérantes.

Le savant historien d'Aleria ne se borna pas au rôle de traducteur et accompagna son travail par des notes et un très important commentaire historique que nos lecteurs auront plaisir à connaître, et qui forme une œuvre personnelle à côté du récit définitif n'existant nulle part ailleurs en français. Mais qui pourrait lire aujourd'hui les numéros introuvables de l'*Avenir de la Corse* parus en 1864 ? N'eut-il pas été regrettable que cette étude captivante et documentaire restât enfouie et comme inédite dans une publication ancienne, tirée à très petit nombre, presque inconnue et pour ainsi dire inexistante ?

Nous avons pensé qu'il était utile et opportun de la tirer de l'oubli et de rappeler dans la *Revue* les détails, ignorés ou fort peu connus, du brillant exploit accompli par les braves Corses de Paoli et dont le souvenir émouvant doit être religieusement conservé dans les Annales historiques de la Corse. — A. C.

La conquête de Capraja fut l'un des plus glorieux épisodes de la grande guerre de l'indépendance corse.

Divisés par les rivalités d'influence et les haines de famille, sans gouvernement régulier, dirigés seulement par des chefs purement militaires, les Corses, épuisés d'ailleurs par une lutte trois fois séculaire, n'avaient pu, jusqu'alors, garder que la défensive. Mais depuis 1729, un de ces cris suprêmes qu'une longue oppression fait sortir de toutes les poitrines, avait appelé aux armes toute main qui pouvait tenir un fusil. Le soulèvement devint terrible, car le peuple tout entier s'y associa. Les seigneurs et les barons, jusque là, avaient dirigé les révoltes ; ce fut alors la révolte qui les entraîna. Ils n'avaient jamais été que les chefs d'un groupe de rebelles, ils devinrent et restèrent désormais, les serviteurs d'une idée ; celle de l'indépendance. C'était un véritable mouvement populaire, où les aspirations vers la liberté, se confondaient avec la haine de l'occupation étrangère.

Mais après vingt-cinq ans de lutte, on comprit que rien ne se ferait sans que la nationalité corse s'affirmât.

Il fallait un homme. Cet homme fut trouvé.

Dans ces moments suprêmes où les peuples cherchent leur régénération, il semble que celui qui est appelé à les diriger et à les organiser soit le produit naturel des événements.

seurs ». (*Sentinelle Toulousaine* de février 1865). Avant d'être publiée en une brochure in-8°, cette étude avait paru dans les *Nouvelles annales des voyages*.

On peut citer encore de lui : Observations archéologiques (*Avenir de la Corse*, 16 février 1864).

Menhir de la Corse (*Science pour tous*, 21 Décembre 1865).

Etude du Caractère de Pascal Paoli d'après sa correspondance. (Bastia, 1866, 67 pages in-8°.)

(1) Voir Compte-rendu par M. F. Santoni, *Revue de la Corse*, III^e année (1922) p. 154.

Cet élu du destin paraît : et un peuple trouve en lui son incarnation.

Ceux qui sont étrangers à notre pays et qui ignorent notre histoire, s'ils lisaient ces lignes, souriraient de voir le nom de Paoli associé à celui des grands lutteurs dont la gloire est universelle. C'est notre faute. N'en accusons que nous-mêmes.

Fils ingrats, nous n'avons rien fait pour faire connaître au monde la véritable gloire de nos pères. Nous avons laissé dans l'ombre cette grande figure du libérateur de la Corse. Nous le vénérons, son image est répandue dans les habitations de nos montagnes, particulièrement dans la Terre des Communes, mais nous nous contentons que son nom remplisse notre cœur. Pourtant, l'illustre Carlo Botta, n'a-t-il pas appelé la guerre de l'indépendance : « l'Iliade de la Corse » ? Que de gloire à montrer cependant ! Quelle magnifique auréole à composer pour le front du grand Pascal !

Devançant de trente ans la déclaration des droits de l'homme, précurseur du mouvement de 1789, Paoli, après avoir réduit en poussière les restes de la féodalité, fonda le suffrage populaire. Tous les pouvoirs publics avaient leur principe dans l'élection, depuis le Père de la Commune jusqu'au Député de la Consulta ou Assemblée générale, jusqu'au Général, magistrat suprême de l'île. Celui-ci n'exerçait le pouvoir exécutif qu'avec le concours d'un Conseil d'Etat nommé par la Consulta (1). Les membres de tous les cultes jouissaient des droits et des privilèges accordés à tous les citoyens. L'égalité politique trouvait sa place parmi nos institutions ; l'égalité civile fut promise. Le fondateur de la liberté corse institua, sous le nom de « Rota », une Cour régulatrice chargée de maintenir l'unité dans la jurisprudence : admirable institution qui devançait la création de la Cour suprême de France et qui seule, a dit un magistrat éminent (2), suffirait à la gloire de Pascal Paoli, considéré comme législateur.

Il y a trente ans, à peine (3), on nous refusait la capacité mo-

(1) Le Conseil d'Etat exerçant sa part de pouvoir exécutif, tous les décrets étaient rendus au nom du « Generale e Supremo Consiglio di Stato ».

(2) M. le Premier Président Calmètes, ensuite Conseiller à la Cour de cassation. — « *Inauguration du nouveau palais de Justice de Bastia*. Impr. Fabiani, 1858. » C'est une brochure de 80 pages — elle vaut bien un gros livre — dont nous conseillons la lecture à tous ceux qui s'occupent de notre histoire. M. Calmètes l'a résumée avec un style concis, nerveux, avec une rare netteté d'appréciation et une grande élévation dans les idées. (*Elle existe dans nos collections. N. d. l. D.*)

(3) Voir Arrighi, *Histoire de Paoli*. T. I. (Ceci était écrit en 1864. *N. d. l. D.*)

rale, condition essentielle de l'existence du jury ; il y a plus de cent ans Paoli introduisait en Corse le jury, non seulement en matière criminelle, mais encore dans les matières civiles.

Il n'existait pas d'armée permanente : tous les citoyens étaient soldats, groupés en trois corps de milice chargés alternativement, le premier de marcher à l'ennemi, le second de tenir garnison dans les places fortes, le troisième de s'occuper des travaux des champs jusqu'au moment où son tour l'appelait à un service actif.

Et c'est au milieu d'une lutte désespérée, mortelle peut-être que Paoli créait tous ces renouvellements. Né de la souveraineté du peuple, il laissait le peuple se mouvoir largement dans sa souveraineté. Paoli ne garda même pas le droit de nommer aux fonctions publiques ; ce droit appartenait à la Consulte, il se réserva seulement la nomination des officiers de la milice. Il était réservé à la petite Corse de présenter ce magnifique spectacle d'un peuple jouissant de ses libertés et combattant pour son indépendance.

Certes, ce sont là de ces choses dont un peuple peut se glorifier. C'est notre gloire la plus pure ; ce doit être notre orgueil ! L'homme qui domine notre histoire, c'est celui dont nous devons jeter le nom à ceux qui déversent le mépris sur notre caractère. Aussi fut-il salué par la France même comme « le héros et le martyr de la liberté ».

Les premières années du gouvernement de Paoli furent consacrées à l'organisation de son pays. Elève d'Antonio Genovesi, Paoli traduisait en fait les théories de son illustre maître. Le Général des Corses avait puisé dans les maximes du maître des notions exactes sur les sources véritables du principe d'autorité et sur les bases légitimes du principe de liberté. Ces deux principes que l'on nous montre comme devant s'anéantir l'un par l'autre, Paoli avait su les concilier dans une organisation forte et puissante.

Au milieu de ces travaux, la lutte nationale continuait. Chassés de tous les points de l'île, les Génois fuyaient vers les villes du littoral. Forcés bientôt de s'enfermer dans les places fortes, désespérant de les conserver, ils invoquèrent la médiation de la France dont le drapeau vint les protéger. Médiation sympathique aux Corses d'abord et qui permit aux deux peuples de s'estimer en réveillant les souvenirs des luttes de Sampiero et du maréchal de Thermes. Mais la médiation française ne s'étendait qu'aux cinq villes fortifiées. Les Corses enhardis par les succès, sentant leur force, frémissaient de leur inaction. L'expédition de Capraja fut décidée. De petits corps de troupes organisés sur différents points, se réu-

nirent bientôt à Macinajo, port d'embarquement, sous les ordres d'Achille Murati et de Ristori. Des jeunes gens des principales familles des provinces du Nebbio et Cap-Corse se réunirent volontairement au gros de l'expédition. Le 16 Février 1767, le petit corps expéditionnaire se dirigea vers Capraja. Le 29 Mai, après 106 jours de siège, il était maître de l'île.

Depuis deux siècles Gênes était arrivée à l'apogée de sa grandeur. Cent cinquante ans, elle se maintint avec des phases diverses, dans la position que lui avait conquise son génie politique et commercial. La conquête de Capraja par les Corses portait atteinte à la fois à la grandeur morale et matérielle de la Sérénissime République.

Elle constituait pour les Corses de réels avantages ; l'île conquise les rendait maîtres des communications de Gênes avec Bastia. Mais ce ne sont point ces avantages qui impriment au fait ce caractère fatal des événements destinés à changer la face d'un peuple. Ce qui lui donnait sa grande signification, c'était ce spectacle d'une population si méprisée, si dédaignée jusqu'alors, quittant son rôle défensif pour attaquer celle qui avait été la puissante reine des mers.

Lorsqu'à la vue de toute la flotte ligurienne impuissante, le drapeau corse s'éleva sur le Château de Capraja, acclamé par les cris de joie du petit corps expéditionnaire, salué par le feu des canons et des mousquets, ces bruits de victoire c'était la voix de la destinée portant jusqu'aux rivages de Gênes-la-superbe, la sentence de mort de la République.

Le Sénat courba le front sous cet arrêt : il comprit que la Corse lui échappait ; un an après il la céda à la France.

Le 15 Mai 1685, le doge s'humiliait à Versailles.

Le 29 Mai 1767, les Corses s'emparaient de Capraja.

Le 15 Mai 1768, Gênes abandonnait ses droits à la France.

Au rapprochement de ces dates l'idée antique de la Fatalité s'empare de l'esprit.

Une proclamation du « Generale supremo Consiglio di Stato » annonça à toute les Pievi la chute de Capraja, invita les municipalités à « Scegliere una giornata a loro beneplacito » pour fêter cet heureux événement et le Clergé de l'île à rendre à Dieu des actions de grâces.

Cependant grandissait la liberté : « Elle coulait à pleins bords. » Les années du gouvernement du « héros et du martyr de la liberté » prenaient leur place glorieuse dans les dates éternelles du genre humain.

(à suivre)

Alexandre GRASSI.

LES ÉPIDÉMIES INSULAIRES

LETTRES sur le PALUDISME en CORSE

— suite (1) —

*
—

Aleria, 30 septembre 1921.

Quittant la Casinca aux raisins d'ambre et notre hôte si courtois de Folelli, M. l'Ingénieur Texier, nous poursuivons notre voyage vers le sud. La route traverse bientôt le vrai maquis : lentisques et myrtes, bruyères et cistes en font une allée de parc aux senteurs violentes, tracée pour l'émerveillement des yeux entre la mer et les montagnes rapprochées. Vrai chemin de touristes que l'on souhaiterait peut-être plus paysan ; jungle inhabitée qu'on aimerait voir défricher et couvrir de cultures.

La route suit le chemin de fer et, de temps à autre, nous nous arrêtons pour visiter les exilés des maisonnettes, les agents de la voie. Sur les murs que la jumée des feux de bois a patinés, c'est la chasse aux *zanzare*. Nous ne tardons pas à connaître leurs refuges préférés : près de la huche, dans la cuisine qui fait suite à la salle à manger du bas, dans l'escalier étroit, dans les chambres blanches du premier étage, derrière les chromos naïfs représentant des Saints, aussi dans le petit réduit où raisins et jambons pendent du plafond. L'un de nous capture les moustiques ; il y a toujours près de lui un garçonnet ou une fillette au minois éveillé pour porter bien vite le gibier minuscule à l'autre médecin. Celui-ci, installé devant la table de la salle à manger, a tôt fait d'autopsier l'Anophèle : en un tournemain, à l'aide de deux pinces, les glandes salivaires, si petites, du chétif insecte sont extraites, étalées sur une lame de verre ; pareillement l'estomac. Les préparations sont séchées par agitation à l'air et soigneusement enveloppées dans un rectangle de papier sur lequel on inscrit l'état-civil de l'Anophèle, — bourreau devenu victime. Plus tard, au laboratoire, le microscope dira si cet Anophèle était porteur de germes... Puis, on palpe les rates, on prélève les gouttes de sang habituelles, et l'on repart à travers le maquis, entre la mer et la montagne.

Padulella. Pauvre hameau, construit à même la grève. Sur 18 enfants, 8 ont la rate hypertrophiée ; le sang de 9 d'entre eux contient le microbe du paludisme et, en général, ce microbe est celui de la fièvre maligne. Bien plus, dans le sang d'une fillette, nous découvrons un parasite insolite, un hématozoaire du genre des hémogregarines qui, d'ordinaire, ne se rencontrent que chez des animaux, mammifères, oiseaux, reptiles et batraciens surtout. Ce parasite nouveau est le troi-

(1) Voir la *Revue*, de mai-juin 1923, n° 21 ; de juillet-août, n° 22.

sième que l'on ait observé chez un être humain : le premier a été trouvé par un collègue de l'Institut Pasteur de l'Indo-Chine ; le deuxième, par un autre collègue de l'Institut Pasteur de Paris chez une femme qui avait vécu au Congo. Padulella, vouée, malgré les effluves marins, aux maladies palustres, tu as trop bien mérité ton nom !.

Dans une gare, on nous présente une jeune femme, originaire d'une région assez éloignée dans la montagne. Mariée depuis un an, elle a suivi son mari, cheminot. Peu de temps après son arrivée dans la plaine de Biguglia, elle a été prise d'accès de fièvre. Enceinte, elle s'est bien gardée de prendre de la quinine, car, ici comme partout, règne la crainte de l'avortement par la quinine. Le résultat de cette abstention, nous l'avons sous les yeux. La jeune femme, jaune comme un citron, à bout de forces, ne peut se tenir debout, — et son mari nous raconte : « Les accès se sont multipliés durant la grossesse ; dans les derniers mois, ils ont été accompagnés de jaunisse. L'enfant est venu avant terme, mais c'était un mort-né et il avait la jaunisse comme sa mère »...

On se sent pénétré de chagrin à constater ainsi, au passage, un de ces accidents qui dévastent les familles : la jeune mère, en danger de mort, le nouveau-né mort, la maladie et le deuil au lieu des joies attendues. Et ce chagrin croit encore lorsqu'on pense que de telles catastrophes sont évitables. Eh oui ! la quinine possède des propriétés abortives, mais seulement lorsqu'on en use à de très fortes doses, aux doses dites toxiques ; et il y a quelque chose de beaucoup plus abortif que la quinine : c'est le paludisme. La crainte d'un faible, très faible danger a jeté cette femme dans un danger bien pire.

De telles catastrophes sont évitables, disons-nous. Ne parlons pas, pour le moment, de la possibilité qu'aurait eue la jeune montagnarde de se garder du paludisme par la moustiquaire. C'est à la moustiquaire individuelle, à la moustiquaire de lit, qu'en ce qui nous concerne, nous attribuons le principal rôle dans l'immunité absolue dont nous avons joui depuis plus de vingt ans, malgré nos fréquents voyages et nos longs séjours en pays fiévreux : elle est d'une efficacité merveilleuse à la condition d'être entretenue, vérifiée, dressée d'une façon minutieuse. On ne peut demander tout de suite à des campagnards, habitués à se contenter d'une vie rude et sans confort, de se procurer et de bien utiliser ce léger appareil de préservation, objet de luxe à leurs yeux. Mais, à défaut de moustiquaire, la quinine, prise régulièrement, à petites doses préventives de vingt centigrammes par jour, par exemple, protège à coup sûr contre le paludisme. Ainsi

administrée, elle protège sans dommage les femmes enceintes, car, on ne saurait trop le répéter, seules sont dangereuses pour elles les quantités massives de médicament absorbées d'un coup. Et, quand il s'agit de soigner des accès de fièvre déclarés, la quinine est encore inoffensive à l'égard de l'état de grossesse, si l'on observe la précaution de fractionner en quatre ou cinq doses de vingt centigrammes, prises à deux ou trois heures d'intervalle les unes des autres, la quantité journalière nécessaire à la guérison. Alors, non seulement la quinine ne produit aucun effet abortif, mais encore elle empêche l'avortement que les accès de paludisme provoquent presque toujours, si on ne les juggle pas dès leur début.

Il était trop tard pour tenir pareil langage à la femme du cheminot, victime d'un vieux préjugé. Nous lui conseillons un traitement quinique énergique, joint à une médication appropriée à sa jaunisse. Quinze jours plus tard, repassant par la même gare, nous avons eu le plaisir de trouver la malade transformée, méconnaissable. L'ictère, la fièvre avaient disparu ; avec l'appétit et les forces, l'espoir renaissait en elle.

*
*
*

Les montagnes s'écartent de la mer : la plaine d'Aleria s'ouvre devant nous. Une rivière, un pont et, sentinelle sombre commandant le passage du haut de sa butte calcaire, le fort génois d'Aleria. Les terribles zanzare prennent d'assaut, chaque soir, les vieilles murailles, évocatrices des luttes séculaires, et y font leur œuvre de mal. Non loin de là, les ruines d'Alalia la phocéenne. Derrière le fort, le domaine de Casabianda, coûteux essai de colonisation par des forçats, exploité directement aujourd'hui par l'Administration. Le Maître en paludisme, M. A. Laveran, est venu ici il y a juste 20 ans. Cet endroit célèbre ne nous est pas inconnu : l'un de nous y a fait une rapide enquête, voici dix ans ; nous avons relu la bonne étude de notre ami Marcel Léger, le Rapport de 1906 du Docteur P. Zuccarelli, le chapitre documenté de L. Ravel.

L'histoire du domaine de Casabianda soulève de multiples problèmes, agricoles, économiques et sociaux. Contentons-nous, pour notre part, de mesurer, par nos méthodes précises, l'un des facteurs de ces problèmes, l'état sanitaire. Le paludisme continue à régner à Casabianda. Si nous réunissons les chiffres obtenus dans toute la région, nous comptons, pour 87 enfants, 34 porteurs de rates hypertrophiées, soit un index splénique de 39 %, et 18 porteurs d'hématozoaires, soit un index parasitaire de 21, 6 %. Le domaine même reste un des points les plus infectés : sur 26 enfants qui l'habitent, 15 sont affligés d'une grosse rate dénonçant une vieille infection :

parmi 23 d'entre eux, 1 est parasité. A Fort-Aleria, 19 enfants : 8 grosses rates, 7 parasités. A Aleria-Gare, 9 enfants : 2 grosses rates, 2 parasités. A la maisonnette de Tavignano, le seul enfant présent a une grosse rate. Au hameau de Cateraggio, à l'entrée du pont, 10 enfants : 3 grosses rates, 4 parasités (2 de tierce bénigne, 2 de tierce maligne)... Nous pouvons affirmer en outre qu'au moment où nous traversions le pays, il n'aurait pas fait bon coucher sans moustiquaire dans certaine maison isolée, en bordure de la route nationale : sur 8 Anophèles que nous y capturons, en plein jour, deux renferment le parasite du paludisme dans leurs glandes salivaires. Une telle proportion est énorme : dans les pays méditerranéens fiévreux, on ne trouve, en général, guère plus de 2 ou 3 Anophèles porteurs de germes sur 100.

Cherchons, maintenant, les gîtes où les larves de ces Anophèles ont pu se développer. Il y a d'abord, bien sûr, la rivière, le Tavignano et son affluent, le Tagnone, qui encercle à l'ouest le domaine de Casabianda : jusqu'à l'embouchure du premier, les gîtes se succèdent tout le long de ses rives. L'estuaire proprement dit, fortement salé, n'est pas dangereux au moment où nous le visitons. Mettons aussi hors de cause les beaux étangs, poissonneux et pleins de fraîche eau marine, d'Urbino (750 hectares) et de Diane (570 hectares). Ce serait une grave injustice que de les accuser, car pas une seule larve ne pourrait subsister sur ces beaux miroirs d'eau salée, franchement découverts sous le ciel, balayés par les brises. Mais, partant du rivage septentrional de l'étang d'Urbino, formé de gravier et de coquilles, arches de Noé et os de seiches, comme celui de la mer libre, cheminez sous le couvert du maquis arborescent, des arbousiers et des bruyères géantes. A quelques pas, vous trouverez un marais innomé, de deux hectares environ, qui se cache sous les cypéracées. Plongez-y votre épuisette : c'est là que l'Anophèle fourmille... Plus près du domaine de Casabianda, le marais de Ziglione, le marais del Sale ont été coupés jadis de fossés gigantesques et coûteux. Aujourd'hui, la boue et les roseaux ont reconquis leur domaine ; on patauge dans la vase anophélienne d'où chaque coup de filet rapporte sa larve. Les racines des grands eucalyptus voisins ne réussissent pas plus à absorber l'eau du marécage que leur odeur balsamique à chasser l'Anophèle, et, dans les anciens canaux engorgés par les joncs, l'eau dangereuse dort sous les characées, les lemna et les algues. Une usine élévatoire remontait autrefois l'eau du marais del Sale à un niveau suffisant pour qu'elle pût s'écouler dans le lit du Tavignano. La rouille ronge aujourd'hui la machinerie silencieuse, les turbines, les vannes ; l'herbe disjoint le

cimentage des canaux ; le marais, un moment menacé par les travaux de dessèchement, s'est réfugié dans ces travaux mêmes, et, de là, continue à essaimer dans le pays ses émissaires ailés, transporteurs de germes morbides.

..

Porto-Vecchio, 3 octobre 1921.

La pluie a lavé le feuillage sombre du maquis. Froissé par la fuite rapide des troupeaux de chèvres que le bruit du moteur apeure, il exhale un parfum fort de menthe et d'inula. Les misérables bourgs paraissent plus tristes sous les nuages gris : Pieragi, Saint-Antoine, Ghisonaccia-village et Ghisonaccia-gare, Pont-du-Travo, où nous trouvons, couchés, abattus et mornes, le teint cireux, tous les habitants d'une maison. Nous examinons là 68 enfants : 32, soit 45,5 %, ont la rate hypertrophiée et 21, soit 30,8 %, le parasite du paludisme dans le sang. Sur ces 21 malheureux, 19 sont infectés par l'hématozoaire de la tierce maligne dont le nom seul dit toute la gravité.

Puis, c'est Solenzara, au bord de la mer grondante. Les habitations du village s'alignent le long de la route, entre les collines et la plage. Les premières maisons sont proches d'une rivière, ombragée de beaux eucalyptus. Nous constatons les pernicioeux effets d'un tel voisinage : la moitié de l'agglomération qui touche au cours d'eau est bien plus infectée que la moitié la plus éloignée ; à Solenzara-nord (près de la rivière), 29 enfants nous donnent 13 porteurs de rates hypertrophiées et 7 porteurs d'hématozoaires ; à Solenzara-sud, au contraire, sur 36 enfants, on trouve 4 grosses rates seulement et 2 parasités. Nouvelle confirmation d'un fait que nous observons souvent en Algérie : les Anophèles, lorsqu'ils trouvent une nourriture suffisante à proximité de leurs gîtes, ne cherchent pas plus loin ; le paludisme est une maladie locale.

La plaine de la côte orientale finit ici. Désormais, les montagnes bordent immédiatement la mer. Nous nous hâtons vers le Sud, par la route en corniche, à travers la forêt de chênes-lièges. Chaque arrêt est pour nous l'occasion de nouvelles constatations navrantes ? Sainte-Lucie, Trinité, autant de foyers de paludisme où la vie d'une race énergique se consume : sur 21 enfants, 11 rates hypertrophiées, 12 parasités ! Au milieu d'un paysage virgilien où ne manquent ni le frais ruisseau, ni la prairie grasse, ni les bosquets pleins d'oiseaux chanteurs, nous visitons la hutte d'un meunier. Cinq beaux enfants y languissent, le teint aussi jaune que leurs cheveux sont blonds. Quatre d'entre eux sont porteurs d'hématozoaires et leur ventre tendu décèle une rate énorme...

Nous touchons enfin Porto-Vecchio, un des grands étonnements de notre voyage. La ville couronne de ses murailles génoises un promontoire rocheux dont les pentes, couvertes d'oliviers vénérables, descendent vers le golfe, bassin calme, encerclé et séparé de la haute mer par des montages de moyenne altitude. A la bonne saison, Porto-Vecchio compte 4.000 habitants ; mais, depuis les premières chaleurs, tous ceux qui ont pu fuir les fièvres, la moitié environ de la population, ont émigré, avec leurs médecins, dans la montagne, vers l'Ospedale, localité au nom caractéristique. Qui croirait, en abordant ce site admirable, que le paludisme y règne en tyran redouté ? C'est que le golfe, très peu profond, se prolonge vers la terre par des salines et des marécages. Et nous n'avons pas de peine à nous en convaincre, l'émigration saisonnière ne traduit pas ici un goût excessif pour la villégiature ou les exigences irraisonnées d'une vaine mode. Nous trouvons, en effet, sur 104 enfants, 44 fois une rate anormalement gonflée et 34 fois des parasites dans le sang. Le plus souvent (20 fois sur 34), il s'agit du parasite de la tierce maligne. On nous conduit dans une famille qui compte onze enfants : un garçon de 14 ans est couché depuis plus d'une semaine. L'accès de fièvre revient tous les jours à la même heure, — *et on n'a pas de quinine à lui donner !*

(A suivre)

Edm. et Et. SERGENT et L. PARROT

SOUVENIRS HISTORIQUES

Dumouriez en Corse.



A la fin de la guerre de sept ans la carrière militaire du jeune Dumouriez semblait terminée (1). Laissé pour mort, avec vingt blessures, sur le champ de bataille de Clostercamp, il avait un bras broyé, un doigt coupé ; une balle l'avait frappé à la hauteur du cœur, mais avait été amortie par un volume de Pascal, les « Lettres provinciales ». Réformé avec la croix de St Louis, Dumouriez ne songeait qu'à reprendre la carrière militaire ; seulement l'Europe était en paix, le seul pays où l'on pût guerroyer était la Corse soulevée contre la république de Gènes.

Le futur vainqueur de Valmy part donc pour Gènes et demande le commandement de l'expédition contre Paoli ; on lui

(1) *Mémoires de Dumouriez* publiés par Berville, 4 vol. 1822. Pouget de Saint-André : *Le Général Dumouriez*, 1 vol. Perrin, 1913.

répond qu'il est bien jeune et que d'ailleurs le corps expéditionnaire, étant composé de troupes d'infanterie, ne doit pas être commandé par un officier de cavalerie. Dumouriez a souvent fait preuve d'un élégant scepticisme : puisque la république de Gênes refuse ses services, pourquoi ne pas les offrir à Paoli ? Mais il n'a vraiment pas de chance, Paoli ne le prend pas au sérieux. Sur ces entrefaites il se lie avec un ennemi de Paoli, le lieutenant Costa de Castellana, en rapports constants avec les frères Abatucci révoltés contre le célèbre dictateur. Ce parti demande à Dumouriez d'aller faire à Choiseul la proposition suivante : le ministre enverrait aux Abatucci des munitions et de l'artillerie ; ce secours permettrait de vaincre Paoli, puis la Corse se réunirait à la France.

Dumouriez répondit que les négociations de M. de Choiseul avec la république de Gênes étant assez avancées, le ministre ne pourrait accepter un pareil traité sans être à juste titre taxé de duplicité. Il y avait aussi là un danger de complications avec l'Angleterre. Cependant, si Paoli était vaincu, Dumouriez ne refuserait pas d'aller demander à Choiseul une aide indirecte. Il rédige alors un projet d'organisation de la Corse, approuvé par vingt quatre chefs, et débarque à Porto Vecchio prendre le commandement de trois mille insurgés. Il tente d'enlever Bonifacio, mais aux premiers coups de canon ses troupes se débandent ; après un court séjour à Ajaccio il se décide à aller trouver Choiseul. Mais une terrible tempête le jette en Tunisie et il met cinq semaines à faire la traversée. En arrivant à Marseille il apprend la signature du traité secret de la France avec la république de Gênes (7 août 1764). C'était le renversement des projets de Dumouriez. Il connaissait heureusement le plus riche armateur de Marseille, M. Roux ; il fait avec lui des marchés pour transporter en Corse des munitions, des armes et quelques canonnières. Puis il part laissant jusqu'à sa montre en gage pour payer cinq officiers à sa solde. Dès son arrivée à Paris il court chez Choiseul. Intéressé par les récits du jeune officier, le ministre répond qu'il est malheureusement trop tard puisque le traité avec la république de Gênes vient d'être signé : le roi de France doit envoyer des troupes pour quatre ans à Ajaccio, Bastia, Calvi, Algazola et St Florent ; la question de la souveraineté est réservée. Le général Français doit favoriser la pacification.

Dumouriez insiste pour que Choiseul, fermant les yeux sur les marchés Roux, lui laisse le temps d'attaquer et enlever Ajaccio avant l'arrivée des garnisons Françaises. Il affirme dans ses mémoires avoir obtenu d'abord l'assentiment du ministre qui, retourné par des influences rivales, le désavoua le lendemain.

Le jeune officier protesta énergiquement, Choiseul se fâcha, le traita d'aventurier, Dumouriez répliqua vertement et ils se séparèrent brouillés. Fort embarrassé à la suite de cet événement, Dumouriez s'efforça sans succès de rentrer en grâce, et se décida à aller chercher fortune en Espagne après avoir adressé à Choiseul un long et intéressant mémoire sur la Corse, affirmant que le traité amènerait sous peu la guerre contre Paoli.

Quelques années plus tard, ayant à se plaindre, aussi bien des Gênois que de Paoli, Choiseul pensa par hasard à ce mémoire enfoui au fond d'un tiroir ; il le lut, reconnut que toutes les prédictions de Dumouriez s'étaient réalisées, et que ses observations témoignaient une intelligence supérieure. Faisant preuve d'une grande noblesse de sentiments, le ministre avoua qu'il avait été sévère pour ce jeune homme et lui fit écrire à Madrid de venir le trouver à Versailles. Dumouriez tomba sur une grande audience à laquelle assistait le Maréchal de Brissac ; Choiseul vint à lui et dit à haute voix : « Messieurs, voici un officier avec qui j'ai eu un tort de vivacité il y a quatre ans. Le roi vient de le nommer aide-maréchal général des logis en Corse ; il connaît ce pays et y servira bien ». Dumouriez fut si surpris qu'il resta muet et le maréchal de Brissac observa : « Il me semble que tu as plus d'esprit quand on t'injurie que lorsqu'on te loue. »

Les Gênois, las de lutter contre la résistance opiniâtre des Corses, et incapables de s'acquitter de leurs dettes envers Louis XV, venaient de proposer un arrangement au gouvernement Français. Le traité du 15 Mai 1768 autorisa le roi à « accomplir tous actes de souveraineté dans les places et ports de Corse ». Un article séparé accorda à Gênes une indemnité de deux millions.

Paoli résolut de défendre l'indépendance de sa patrie contre la France, comme il l'avait défendue contre Gênes. Dumouriez prépara l'expédition à Toulon et débarqua le 1^{er} septembre à Bastia. Il se signala dans diverses escarmouches sous les ordres de Chauvelin et de Marbeuf qui plus d'une fois se repentirent de n'avoir pas écouté les avis du jeune officier raisonneur et turbulent.

Malgré les protestations de Dumouriez, qui le brouillèrent avec ses chefs, la campagne de 1768 s'acheva par une suspension d'armes qui n'avait rien de glorieux pour la France.

Puis, les Corses ayant rompu l'armistice, il fallut organiser une nouvelle expédition confiée cette fois au Cte de Vaux, qui blâmant Marbeuf exprima à Dumouriez la satisfaction de Louis XV.

Paoli, que Frédéric de Prusse appelait le premier capitaine de l'Europe, opposa à l'armée Française une défense héroïque.

L'Angleterre lui fournissait des armes et des munitions ; il est d'ailleurs à remarquer qu'au XVIII^e siècle, partout où la France a des difficultés, l'on trouve l'action plus ou moins secrète du gouvernement britannique. (1)

Mais les troupes du jeune dictateur, mal ravitaillées et dépourvues d'artillerie, ne pouvaient espérer la victoire finale.

Lors de la prise de Corte, M. de Vaux fut prévenu que dix-sept brigands retranchés dans le château annonçaient l'intention de tout brûler. Désirant sauver les papiers et la bibliothèque de Paoli, ainsi que les meubles du château, le général était embarrassé. Dumouriez entra alors seul dans le château, calma par de belles paroles la colère des occupants, leur promit la vie sauve et leur donna à chacun dix louis ; l'affaire se termina donc à la satisfaction générale, et la prise de Corte marqua la fin de la résistance des Corses.

Lorsque Paoli vaincu se décida à partir pour Londres, Dumouriez retourna à Paris où l'appelait la mort de son père ; il avait lutté contre un adversaire digne de lui.

POUGET DE SAINT-ANDRÉ.

ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

CARLO ARU : Chiese pisane in Corsica. (2)

IV. — Les autres églises du XII^e siècle.

1^o. Deux fragments de sculptures, qui ont dû appartenir à la cathédrale pisane d'Aleria (dédiée à St Marcel) se voient sur les murs d'une petite église du XVIII^e siècle qui est aujourd'hui l'église paroissiale d'Aleria. Le relief est plus prononcé que dans les précédentes, le dessin plus correct, l'expression moins ingénue (pl. V). L'auteur, qui les rapporte à la 2^e moitié du XII^e siècle, paraît ignorer que Mérimée les avait signalés et dessinés dans ses Notes d'un voyage en Corse, p. 177 (il les supposait du commencement du XIII^e et sans rapport avec la cathédrale St Marcel).

2^o Pour expliquer l'extension de l'art pisan jusqu'à Carbini, l'auteur admet qu'Aleria, avec sa cathédrale, a pu servir de centre de rayonnement artistique. Les églises St Jean Baptiste et San Quilicu de Carbini n'avaient qu'un seul clocher,

(1) Voir sur ce sujet Pouget de St-André. *Les auteurs cachés de la Révolution Française*. 1 vol. Perrin 1923.

(2) Suite, Voir la Revue n^o 22, de juillet-août 1923.

à trois étages dont un seul subsiste aujourd'hui : la fenêtre est divisée en deux par une colonnette à chapiteau oblong à peine esquissé. Ces églises nous révèlent un progrès artistique sensible sur l'architecture du commencement du siècle.

3° Bonifacio a été conquis par Gênes dès 1195. L'église pisane de St Dominique (refaite en gothique espagnole vers la fin du XIV^e siècle) a donc été construite quelque temps avant.

4° A l'autre extrémité de l'île, la chapelle Ste Catherine de Sisco conserve quelques caractères romans, quoiqu'elle ait été refaite au XV^e siècle.

5° La pl. VI, qui est la mieux réussie, représente la cathédrale de Nebbio, avant sa restauration, commencée en 1884 et avant la destruction du clocher décidée par la Commission des Monuments historiques en 1888 au cours de cette restauration. Nebbio était le nom du siège épiscopal, mais la ville qui portait ce nom était déjà à moitié abandonnée en 1440 lors de la fondation de la place militaire de St Florent. L'église est divisée en trois nefs par des piliers rectangulaires alternant avec des colonnes. Généralement dans l'architecture romane cette alternance est due à la correspondance d'une travée de la nef principale avec deux travées des nefs latérales, ce qui nécessitait un arc pour réunir les deux piliers afin que le poids ne portât pas sur la colonne. Dans la cathédrale de Nebbio cette alternance n'est qu'un simple caprice. L'auteur qui, on l'a déjà remarqué, ne manque pas une occasion de critiquer la négligence de l'administration française, s'élève contre la démolition du clocher que la « commission des monuments historiques » croyait du XVII^e siècle, alors que Filipini au XVI^e siècle a parlé du « campanile di Santa Maria di Nebbio. » Est-ce le même ? « Il n'est pas déraisonnable » de le penser (p. 69).

L'évolution du style roman est beaucoup plus accentuée dans la cathédrale de Nebbio. Les fenêtres sont plus larges et plus hautes. Elle doit être de la fin du XII^e siècle.

V. — Les églises du XIII^e siècle.

1° St Michel de Murato. C'était l'église paroissiale du village de Piefralareta, détruit au XVI^e siècle. Les auteurs anciens n'en font jamais mention : c'est qu'elle est en dehors de la grand'route, dans la partie la plus élevée de la vallée du Bevinco. Tous les murs, intérieurs et extérieurs, sont revêtus de pierres alternativement vertes et blanches. Dans les parties supérieures ces couleurs se succèdent par bandes horizontales ; au-dessous elles se mêlent.

Ici la description de M. Carlo Aru traduit exactement

celle de Mérimée sans que rien annonce une citation, alors que toutes les citations précédentes, d'Ughelli, Valery, de Saint-Germain, sont indiquées par des guillemets et des références précises. Mérimée avait écrit : « Ça et là des dalles de marbre rougeâtre, encastrées dans les murs viennent ajouter à la bizarrerie de l'ensemble. » Carlo Aru répète, à l'instant même où il vient explicitement de faire sienne une opinion de Mérimée : « Quà e là delle lastre di marmo rosso incastrate nel muro aggiungono bizzarria all'aspetto generale. » (p. 79) Mérimée continue :

Le chef d'œuvre de ce beau système se trouve sur le linteau de la porte occidentale, qui représente, en très bas relief taillé sur le fond blanc de la pierre, un buste de face entre deux paons qui lui becquettent les oreilles. Sur les queues de ces oiseaux brillent quantité de petites pierres rouges, vertes, blanches, entremêlées de morceaux de verre bleu.

M. Aru répète :

Il capolavoro di questo bel sistema di ornamentazione si trova sull'architrave della porta occidentale, che rappresenta in un rilievo molto basso tagliato sul fondo bianco della pietra, una testa umana di fronte, beccata nelle orecchie da due pavoni che stanno ai lati. Sulle code di questi uccelli brillano, *oggi frammentariamente*, una quantità di piccole pietre rosse, verdi, bianche, mescolate con avanzi di vetro turchino. (p. 79).

Une citation de Mérimée, entre guillemets mais sans référence, concerne l'obscénité de quelques figures (1) Tandis que les sculptures ornamentales (entrelacs et rinceaux des fenêtres) sont gracieuses (planche VIII), les figures n'ont ni mouvement ni souplesse : la technique n'est plus rudimentaire comme à l'époque de la Canonica, mais l'ouvrier est personnellement très médiocre dans son imitation de l'art toscan, alors très avancé.

La restauration de St Michel de Murato, effectuée par le Gouvernement français, fournit à l'auteur l'occasion de nouvelles critiques. « En voulant restaurer l'église on en a profané la grâce (p. 82) ». On a replacé les pierres tombées, en les disposant régulièrement d'après leur couleur, ce qui contraste avec le désordre pittoresque des parties non restaurées. Le toit a dû être en ardoise, on l'a recouvert en tuiles rouges ! Le clocher, rehaussé de 2 m. est aujourd'hui trop haut pour la petite église ; dans le haut on a percé deux larges fenêtres rectangulaires, tandis que les fenêtres anciennes ont au plus 30 cm de large ; par dessus on a reconstruit un toit rond avec des gouttières, « du plus mauvais goût (p. 82). Pour

(1) Voir *Revue de la Corse* n° 17, p. 157 fin.

cette restauration impie le Gouvernement français a inscrit à son budget une dépense de 20.000 francs, *vintimila lire* ! » Est-ce pour dissimuler ces laideurs si onéreuses que la pl. VII ne laisse voir que le bas du clocher ? *L'Histoire* de M. Ambrosi (P. 102, fig. 13) nous présente le monument entier, non pas il est vrai d'après une photographie, mais d'après le dessin Lazzarotti.

2° St Nicolas de Pieve, à 5 km. de Murato était l'église paroissiale d'Azigliani, village détruit au XIV^e siècle. « Mérimée a donné une description claire et précise » de cette église « qu'il a été le premier à signaler (1). » Les fenêtres sont en ogive, ce qui montre que la construction est de la fin du XIII^e siècle.

3° Saint Césaire de Rapallo est une imitation médiocre des deux précédentes églises.

4° Sainte Cristine de Cervione (Planche IX) porte sur ses peintures, mal conservées, la date de 1473 qui ne doit s'appliquer qu'à un embellissement. Ces peintures mêmes ne présentent aucun intérêt, sauf la Crucifixion qui doit être d'un autre peintre. Ce qui fait l'intérêt de cette église c'est son rapprochement avec San Marione, qui n'a pas été connue par Mérimée.

San Marione, à 2 kil. à l'est de Corte, commande un merveilleux panorama sur la vallée du Tavignano et le mont Rondo. Bâtie en pierres d'une très belle couleur tirant sur le vert, elle a son abside divisée en deux comme Ste Cristine. Comme elle est trop petite pour avoir jamais été dédiée à deux saints patrons distincts, sa double abside doit venir d'une imitation de Ste Cristine. Et comme elle est nettement romane, on peut supposer que cette dernière, dont le style est certain, est aussi de l'époque romane.

VI. — Conclusion

L'auteur, qui à aucun moment n'a caché sa sympathie pour la Corse même au détriment de la mémoire de Gênes, répète dans sa conclusion que la conquête génoise arrêta tout développement artistique. Mais des premiers germes pisans sortit une floraison, « ed oggi ancora qualche corolla dischiusa ricorda nella terra dell'antica figlia — ora fatta straniera — il profumo della Madre lontana. »

Dans cette brève conclusion se retrouve toute la fierté discrète et mélancolique d'un patriotisme un peu particulier, qui est bien plus le patriotisme d'un artiste toscan que celui d'un citoyen italien. En tout cas la piété de cet artiste envers la gloire de son pays nous a valu, des produits de l'architec-

(1). P. 85. Un passage de cette description (v. *Revue de la Corse* N° 18, p. 170) est cité entre guillemets, sans référence.

ture toscane sur le sol corse, une étude critique, vivante, sympathique qui nous apporte des conclusions intéressantes sur ces églises où ont prié nos lointains ancêtres.

L'auteur doit beaucoup à Mérimée, et il le reconnaît par le soin même qu'il prend de le rectifier quelquefois. Mais il ne paraît pas avoir consulté le livre même du célèbre Inspecteur des monuments historiques. Peut-être, dans l'analyse qu'il avait pu se procurer, les citations textuelles n'étaient pas toujours présentées comme telles. Ainsi s'expliqueraient le manque absolu de références, et surtout le défaut d'indication à propos de l'emprunt textuel que nous avons signalé (§ V). Les églises de Rosino, d'Aregno et de la Mascherata (1), omises par Mérimée, sont également passées sous silence.

F. SANTONI

LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES

NOËTINGER (Fernand) : La Castagniccia.

Il s'agit ici d'un travail de géographie économique. Située au N.-E. de la Corse, la Castagniccia — châtaigneraie ou pays de la châtaigne, — constitue une région ainsi dénommée en raison des forêts de châtaigniers qui s'y rencontrent. Elle comprend six cantons qui formaient jadis autant de *pièves* : Valle d'Alesani, Piedicroce, Porta, Morosaglia, Saint-Laurent et Campile. La superficie atteint 35.740 hectares et englobe 60 communes qui comptent ensemble 22.679 habitants : c'est une des régions les plus peuplées de Cynros.

En faisant l'ascension du San Pietro (1766 m.) roi du massif d'Orezza, on domine la contrée et il est alors permis de se rendre compte de sa configuration et de son relief. Cette course exige trois heures. Partant de Piedicrocé, on passe par Pastoreccia et « le hameau vieux, délabré, ruinable, mais extrêmement pittoresque de Campodonico ». Au sommet, vue superbe vers le cap Corse, les îles de la mer de Toscane, le massif du Cinto, et enfin vers le Coscione, derrière lequel la Sardaigne se devine. Trois cours d'eau, la rivière d'Alesani, le Fiumalto et la Casaluna arrosent la Castagniccia qui, géologiquement parlant, est un terrain primaire. Près de la source de la rivière d'Alesani existe un amas de très beau quartz améthyste. La route nationale de Calvi à Aleria traverse la Castagniccia dans toute sa longueur, se développant « en des courbes magnifiques d'où l'on découvre à chaque instant de superbes panoramas ». A part cette voie carrossable,

(1) Ambrosi, Histoire des Corses p. 102, fig. 11 et 12.

les Castagnicciens ne communiquent avec les cantons circonvoisins que par des chemins muletiers qui souvent franchissent des cols très élevés et impraticables en hiver.

Les fontaines ne manquent pas dans ce pays. Certaines d'entre elles sont renommées pour leur légèreté, leur pureté et leur fraîcheur. Mais c'est surtout dans les eaux minérales que se manifeste le plus la richesse hydrographique du massif de l'Orezza. La source d'Orezza notamment jouit d'une véritable célébrité. Il existe aussi des émergences ferrugineuses dont la principale, la source de Caldane, s'exploite. La vallée d'Alesani possède une source d'eau thermale sulfureuse que dessert un embranchement rotable.

Au sujet du châtaignier, M. Nœtinger entre dans des détails très instructifs. Il décrit cet arbre, « grenier d'abondance » de la Castagniccia ; il nous dit encore comment on sèche les châtaignes. Le châtaignier ne pousse point dans les terrains calcaires ; il lui faut un sol nettement granitique ou siliceux. La farine de la châtaigne, agréable et sucrée quand elle est fraîche, rancit en vieillissant ; on en fait de la soupe, de la *polenta* et certains gâteaux particuliers. Dans la région supérieure de la Castagniccia, le pin et surtout le hêtre, se montrent, et, dans la région inférieure, on cultive avec avantage le figuier, la vigne et l'olivier.

Les villages sont tous établis dans la région moyenne, au milieu des forêts de châtaigniers ; ils juchent pour la plupart sur des contreforts de montagnes. Les habitations isolées sont fort rares. Quant aux maisons, elles n'offrent aucun crépi ; des pierres plates les recouvrent en guise de tuiles ; et, habituellement, elles possèdent un rez-de-chaussée et deux étages. Point de pavé dans les rues ; la roche naturelle en tient lieu. Nul éclairage. La mairie est installée dans la demeure du maire et celle-ci est désignée à tous par une longue perche plantée devant elle. La pauvreté des communes les oblige à louer des maisons d'école qui laissent fort à désirer, et quand on visite les églises, on se heurte à des murs lézardés et à un intérieur froid et nu, où se morfondent seulement quelques bancs de bois.

Là-dessus, l'auteur essaie de dégager les causes qui ont contribué à amener et qui contribuent à maintenir les habitants de la Castagniccia dans l'état où ils se trouvent actuellement ; son voyage date de 1914.

Isolées par suite du manque de routes et en raison des difficultés naturelles du sol, les communes de cette région « étaient réduites à consommer sur place et par suite à ne demander à la terre que les fruits strictement nécessaires à leurs besoins » à quoi bon cultiver le sol, quand celui-ci

prodigue force châtaignes que l'on n'a que la peine de ramasser ? Rares petites industries locales. On fabrique des chaises de cuisine à Polveroso, des cuillers et des fourchettes de bois à Nocarìo. La vallée d'Orezza produit des pipes de bruyère ou de buis, sculptées avec goût parfois. La fabrication des stylets corses, à Piedipartino, était jadis assez prospère ; elle n'y est plus représentée aujourd'hui que par un unique armurier. On n'a jamais tenté de mettre en valeur les filons de cette belle roche dite *Vert de Corse* que renferment en abondance les vallées du Fiumalto et d'Alesani.

Robustes et de taille plutôt grande, les hommes, à partir de 40 ans, portent la barbe ; ils sont affables et graves, mais, n'aimant guère le travail, ils visent surtout à obtenir des places ou des fonctions. L'esprit d'association leur fait défaut, et la maladie du « localisme » est poussée chez eux à l'extrême. Leur hospitalité est digne du renom acquis par l'hospitalité corse.

Les femmes, en général, sont belles et bien faites. Elles montrent une distinction et une simplicité de mœurs du meilleur goût ; mais, quoique plus laborieuses que les hommes, elles ont beaucoup à apprendre pour introduire dans leurs maisons l'ordre et le confort qu'on voudrait y voir régner. M. Nœtinger termine son intéressant travail en disant qu'une population que de pareilles qualités distinguent ne peut point tarder « à entrer résolument dans les voies du travail et du progrès, seules bases sérieuses à la dignité de la vie, au bien-être de l'existence ».

LUCIEN BRIET.

SOUVENIRS HISTORIQUES

L'affaire de Ventilegni

L'histoire de la Corse est remplie de tant d'événements de premier ordre qu'on a dû passer sous silence beaucoup d'actions de détail qui se sont déroulées sur divers points de l'île.

Par bonheur quelques-uns de ces faits nous ont été conservés par des traditions locales. Ainsi en est-il du coup de main de Ventilegni, qui n'est qu'un des nombreux épisodes de la lutte entre les Sarrasins et les Corses au Moyen-âge.

En allant de Sartène à Bonifacio par la route nationale, à la limite des territoires de Figari et de Bonifacio, on franchit un bras de mer qui prolonge une baie appelée le golfe de Ventilegni. Ce nom ne dit rien à la plupart des voyageurs qui passent sur le pont et cependant, c'est un nom historique.

Voici, d'après la tradition, son étymologie.

Les corsaires de Barbarie, comme chacun sait, faisaient de nombreuses incursions sur les côtes des pays méditerranéens. La Corse tout particulièrement recevait fréquemment leurs néfastes visites. Une fois, les pirates débarquèrent dans la baie située entre le golfe de Figari et celui de Bonifacio, laissèrent leurs barques — une vingtaine — sous la garde de quelques hommes, puis ils se répandirent à travers la plage de Freto et commencèrent le pillage. Les habitants alertés, avaient eu le temps de quitter leurs demeures et de se réfugier dans les forêts du massif de Cagna. Après avoir mis les femmes et les enfants en sûreté, les hommes envoyèrent des émissaires dans la Piève de Carbini — village très important à cette époque — pour demander des secours, tandis qu'ils observaient eux-mêmes les ennemis.

Les Sarrasins se croyant en sûreté s'attardèrent à ravager toute la région. Ils dévalisaient les maisons, puis y mettaient le feu. Les incendies se propageaient dans les forêts environnantes et l'on raconte que le miel coulait comme de l'eau sur les pentes des collines. Ce détail ne doit pas nous surprendre outre mesure si l'on songe qu'en ces temps là, l'exploitation apicole était plus intense que de nos jours dans l'île. Les historiens latins racontent en effet, que les Corses vaincus par les Romains durent livrer une première fois cent mille livres de cire d'abeilles, une seconde fois deux cent mille.

Cependant les secours avaient eu le temps d'arriver. Tandis que les Sarrasins sont occupés à ravager l'ouest de la plaine, les Corses par une habile marche de nuit, descendent par Pruno, Canale et Frauleto et se concentrent dans la vallée de Talza. Là ils tiennent un Conseil de guerre sur un coteau qu'on nomme encore « Poggio del Mal Consiglio ». Ils attendent que les Sarrasins aient quitté leurs barques pour aller ramasser encore du butin, puis ils fondent sur les gardiens, les passent au fil de l'épée et mettent le feu aux embarcations. En un clin d'œil les navires sont la proie des flammes.

Enhardis par leur facile succès, les Corses commencent alors la chasse aux pirates. Les Sarrasins surpris dans leur maraude, furent exterminés sans avoir pu opposer une résistance sérieuse.

Le souvenir de cette brillante victoire se perpétua dans la mémoire des habitants de la région qui prirent l'habitude de désigner la baie par le nom de Venti-Legni (vingt navires).

Nous avons cru bon de raconter ce fait d'armes si glorieux pour nos lointains ancêtres et d'apporter ainsi une petite contribution à la grande histoire de notre héroïque Pays...

Abbé Jh. FERRACCI.

LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

CAMPBELL (Th): Notes on the island of Corsica.

« Notes sur l'île de Corse en 1868 »

Quant à Neûchatel en Suisse, le 17 septembre 1868, elle terminait son petit livre de 160 pages sur l'île de Corse, et le dédiait à ceux qui recherchent la santé, miss Thomasina M. A. E. Campbell de Moniack Castle, en Ecosse, ne se faisait aucune illusion sur ses mérites littéraires. Il est en vérité pauvre, mal composé, mal digéré et mal bâti.

Aucun ordre dans l'opuscule. L'auteur nous y parle, au petit bonheur, et comme on le ferait dans une lettre décousue, de tout ce qui la frappe au passage, des poney, de leurs conducteurs, des merles et puis de la bécasse de mer. Des remarques, excellentes en elles-mêmes, voisinent en un tohubohu hétéroclite. Rien n'est en place. Et nous passons sans transition du canotage au prix de la bâtisse et de l'hectare, des armes corses à la fête de Saint-Pancrace.

Son grand tort, mais aussi sa puissance, c'est de trop voir et de trop sentir à la fois. Et comme ce n'est ni une artiste, ni une femme de lettres, mais une femme d'action, par contre-coup, de trop vouloir. Ce n'est pas elle qui devant les mille découvertes insulaires, la civilité des habitants, le paysage grandiose de Teghime, l'exquis panorama de la Haute-Balagne, se laissera aller au rêve et à la joie du poète. Elle n'est pas suffisamment paresseuse; une mine d'une telle richesse, un pareil Eldorado, quand on le découvre, on l'exploite.

Alors, dans son cerveau bouillonnant d'idées, pêle-mêle surgissent mille possibilités. Elle regarde, compute, suppute. Un enthousiasme d'action la travaille. Ah, si seulement on mettait un peu « d'énergie anglaise et d'argent anglais dans ce pays si riche, si beau, mais si négligé ! »

Surtout, elle découvre Ajaccio station d'hiver. Elle termine son médiocre opuscule par un ordre qui est un cri de foi : « Go to Corsica ». L'injonction est péremptoire. On suit son enthousiasme naïf devant cette île inconnue, si belle « après le froid, la gelée et la poussière de Nicé ». « Venez, objurguez-elle, jugez-vous-même ! » Ou va-t-on l'approuver. Installée dans une des quatre grandes villas du Cours Grandval, son visage énergique et bon fut bientôt connu et respecté de tous les Ajacciens. A peine arrivée, elle fit école. Le colonel Hogard acheta Barbicaja, le major Murray s'installa à Portigliolo. Elle-même acheta le Rosine où elle se fit bâtir une belle villa. On lui dut la construction du temple anglican pour lequel elle dépensa 150.000 francs, plus 50.000 pour le presbytère. Cette grande bienfaitrice d'Ajaccio est morte en 1888 après avoir eu la récompense d'y voir arriver touristes et hivernants par milliers.

Paul CHAUVET

SOUVENIRS HISTORIQUES

Le Maréchal de Vaux, conquérant de la Corse,
à Besançon

(Ses dernières années : 1781-1788)



Notre éminent collaborateur, M. Louis Villat, professeur à la Faculté des Lettres de la Franche-Comté, vient d'être appelé, par ses concitoyens bisontins, à l'honneur d'occuper un des sièges de la célèbre *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon* qui, comme celle du Palais Mazarin, limite le nombre de ses membres à ses « quarante fauteuils » (1).

Dans son discours de réception, prononcé à la séance du 28 juillet dernier, avec un très brillant succès, devant un public de choix, notre collaborateur a évoqué l'intéressante figure du comte de Vaux dont le nom reste attaché à la Conquête de la Corse, en 1769. Ce souvenir historique donne à ce discours académique un intérêt particulier pour les abonnés de la *Revue* qui ne regretteront pas d'en lire ici quelques extraits, empruntés au Compte rendu qui a été fait par le secrétaire-perpétuel de l'Académie.

Né en 1705, d'une ancienne famille du Velay, Noël, comte de Vaux, embrasse de bonne heure la carrière des armes. Sa fortune dans cette carrière ne tarde pas à s'affirmer comme particulièrement brillante. Après l'échec, en 1768, de l'expédition de Corse, le comte de Vaux prend le commandement d'une seconde expédition qui, en 1769, parvient à soumettre l'île. Le vainqueur est un officier dur et sévère, mais ces dehors peu encourageants cachent pourtant une âme sensible, juste, affectueuse. Le comte de Vaux, ayant déposé les armes, entreprend de conquérir l'amitié des habitants de l'île. Il y parvenait, lorsque de longs démêlés avec l'administration civile établie dans la nouvelle possession, l'incitent à demander son changement.

Après avoir exercé un commandement dans les trois évêchés, le comte de Vaux est appelé à remplacer le comte de

(1) L'Académie de Besançon est une de nos plus vieilles et de nos plus illustres sociétés provinciales. Fondée par Louis XV en 1752, elle se constitua à peu près à la même époque où le Marquis de Cursay réorganisait l'académie bastiaise des « *Vagabondi*. »

Supprimée, comme toutes les sociétés littéraires, par la Révolution, en 1793, elle fut rétablie dès le début du Consulat et reconnue définitivement en 1829, par une ordonnance royale.

Depuis cette époque, elle a continué de grouper les « quarante » gens d'épée, d'Eglise, de loi, de lettres ou d'Université constituant l'élite intellectuelle et sociale de la Franche-Comté et qui en ont fait un centre d'études remarquables et extrêmement variées, où notre collaborateur ne manquera pas de marquer brillamment sa place. (N. d. l. D.)

Breuil, intendant de Franche-Comté, qui vient de mourir. Déjà, en 1757, le conquérant de la Corse avait pris contact avec les Comtois en général et les Bisontins en particulier, contact dont personne n'avait gardé un bon souvenir. Le comte s'était chamaillé avec la municipalité au sujet du logement mis à sa disposition et qui ne le satisfaisait point. Il exerça contre les édiles quelques petites vengeances : c'est ainsi qu'il leur interdit de faire sonner de la trompette, sauf événements très graves. L'indésirable comte de Vaux fut bientôt remplacé par un homme plus calme, M. de Cursay.

« M. de Cursay, dit M. Villat, apporta ici comme un nouveau parfum du maquis de la Corse. Il avait commandé dans l'île de 1748 à 1752, pour le compte du Génois et il avait trouvé le moyen de faire aimer la France et de contribuer au développement de l'influence française dans ce pays qui, de plus en plus, s'inclinait vers nous. Mais il était réservé au Comte de Vaux de faire entrer la Corse dans l'unité monarchique. Voilà son essentiel titre de gloire, la joie profonde de sa carrière et la source aussi de quelques désillusions ».

Vingt-cinq ans après, on avait oublié ces chicanes lorsqu'il revint à Besançon, en 1782, alors âgé de 76 ans, mais avec une activité demeurée aussi ardente qu'aux jours de sa jeunesse. On lui fit, en effet, ainsi qu'à ses deux filles, une réception fastueuse dont M. Villat nous donne le programme. Il décrit par le menu les illuminations brillantes qui furent réalisées à grand renfort de lampions, pots lumineux, et qui étaient, disent les chroniqueurs du temps, d'un effet tout à fait charmant.

Le 17 juin 1783, autre motif de réjouissance : M. de Vaux est nommé maréchal de France par le roi Louis XVI. Il se rend à Versailles pour prêter serment. A son retour à Besançon, il n'y a pas d'entrée solennelle. La municipalité se contente de lui envoyer, à défaut d'autre, une députation de cent bouteilles de Château-Chalon, chargées de lui souhaiter la bienvenue. Mais en 1784, l'entrée solennelle a lieu. « Naturellement, dit M. Villat, songeant à d'autres entrées, non moins solennelles, mais plus récentes, naturellement... il pleuvait, ce qui mit le désarroi dans le programme élaboré. »

Pourtant la tâche du comte de Vaux allait commencer, tâche rendue singulièrement difficile par l'insubordination des conseillers du parlement de Franche-Comté, en révolte permanente contre les édits du roi.

Après plusieurs anecdotes savoureuses sur l'histoire de cette époque, M. L. Villat nous ramène dans le Besançon du comte de Vaux, qui a, ma foi, fort aimable figure. Voici le palais Granvelle, le Palais-Royal de Besançon, où l'on trouve

des bouquetières, des politiciens, des amoureux, de belles filles et... un cadran solaire. M. de Vaux, va au théâtre, où il applaudit Mlle de St-Val, l'enfant gâtée du public d'alors, mais il n'assiste jamais aux séances de l'académie, parce que cette compagne « ne jouit d'aucune réputation ».

Hélas ! le parlement va causer de nouveaux ennuis au comte de Vaux. Il est obligé de le dissoudre sur l'ordre du roi, mais les fêtes qui célèbrent quelque temps après le retour des conseillers n'en revêtent que plus d'éclat. On a mis sur pied à cette occasion, un cortège dans lequel des jeunes filles figurent Thémis, Circé et l'Amour.

Le 14 septembre 1788 le comte de Vaux, guerrier valeureux et serviteur fidèle, termine ses jours.

« S'il avait vécu quelques années encore, ajouta M. Villat, il eut peut-être rencontré dans Besançon un lieutenant d'artillerie fort maigre, très brun, aux yeux perçants, au visage sérieux, à l'accent légèrement italien, qui vint en 1791 demander à un imprimeur de la Grande rue, Daclin, d'éditer ses *Lettres sur la Corse*. Et l'on se plaît à imaginer ce qu'eût pu être cette rencontre entre le *vieux* gentilhomme qui avait conquis la Corse et le *jeune* officier de 22 ans, Bonaparte, qui, devenu français grâce à cette conquête, pouvait commencer de nourrir, sur la terre de France, les ambitions les plus hautes et les plus nobles espoirs. »

Il est certes regrettable pour nous que cette rencontre entre l'ancien conquérant de la Corse et le futur empereur n'ait pas eu lieu, elle nous aurait valu d'entendre plus longtemps M. Villat, dont le discours a été salué par de longs applaudissements.

Une courte réponse du Président, M. le Docteur Ledoux, qui fit l'éloge du récipiendaire, « chercheur infatigable, brillant professeur, historien averti », fut accueillie par d'unanimes applaudissements, qui témoignèrent de la considération déjà obtenue, par notre collaborateur dans cette mémorable séance de la vieille et docte Académie bisontine.

A. C.

L'ART MUSICAL EN CORSE

TOMASI (Xavier) : CORSICA, Recueil de chansons Corses.

A toutes les époques, et même chez les races primitives, les populations ont toujours manifesté leurs impressions, gaies ou tristes, par des chants exprimant la joie ou la souffrance.

En des temps moins anciens, notre histoire garde le souvenir des trouvères et des troubadours qui, dès le XI^e siècle, parcouraient les provinces de la « douce France », allant de

château en château faire entendre leurs chants en s'accompagnant du luth et plus tard de la guitare.

Montaigne jugeait ainsi les poésies populaires :

« La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se voit en villanelles Gascoignes, et aux chansons qu'on nous rapporte de nations qui n'ont connaissance d'aucune science, n'y même d'écriture ».

Déjà des poètes et des musiciens, épris du charme qui se dégage de ces chansons du terroir, ont entrepris de recueillir ces « émanations » de leurs provinces. Dans la reproduction de ces berceuses, plaintes ou chants héroïques, on a retrouvé l'âme des générations qui ont gémi ou souri selon les circonstances de leurs destinées.

Encouragé par les premiers résultats, le goût de ces investigations s'est répandu partout en France et même à l'étranger. Seul, un pays dont les souvenirs avaient cependant un charme particulier, la Corse, fut presque totalement oublié.

Les Corses cependant, comme tous les peuples des pays du soleil, ont une très heureuse aptitude à la poésie et au chant. Dans les populations pastorales, la tradition musicale s'est conservée avec toute sa rudesse et sa simplicité, et les bergers corses répètent encore les chants de leurs ancêtres alors que les riverains de la méditerranée fredonnent des refrains de café-concert.

Paul Bourde a formulé une très juste appréciation de ces dispositions particulières dans les lignes suivantes :

« Les Corses, qui sont fermés au sentiment des beaux-arts, ont en revanche, au plus haut degré, le don de la poésie. Je ne crois pas qu'il y ait un autre peuple en Europe chez lequel la pensée s'exprime ainsi spontanément dans des formes rythmées. Presque tout le monde est capable de faire de ces chants, plus d'un bandit se distraît de ses longues stations dans le maquis en rimant un récit de ses malheurs ».

C'est donc le plus souvent sans accompagnement que les bergers chantent leurs improvisations. Toutefois, dans le voisinage des villes maritimes, où les influences du continent se font sentir davantage, on entend l'accompagnement de la guitare, de la mandoline, voire même de l'accordéon. Mais toujours ces chants populaires ont en Corse une note sombre particulière, quelquefois même une sauvagerie lugubre qui évoque ces femmes en deuil clamant la vengeance au creux des sentes ombragées de chênes verts.

Il faut étudier et essayer de comprendre le sens et la nature de ces poésies : vieilles *berceuses*, que les mères corses ont apprises de leurs aïeules, funèbres *voceri*, qui entretiennent dans les familles le souvenir de sanglantes *vendette*, tristes

mélopées qui dépeignent l'âme d'une nation en luttés perpétuelles contre l'asservissement. N'a-t-on pas dit que nulle étude ne fait mieux pénétrer le caractère d'un peuple que dix notes de sa musique ?

Ces considérations nous ont conduit à étudier, pour les lecteurs de la *Revue*, une remarquable publication musicale qui mérite d'être connue davantage dans les milieux corses où l'on comprend et où l'on peut interpréter les poésies et la musique des ancêtres insulaires.

M. Xavier Tomasi, le compositeur dont tant d'œuvres musicales ont connu le succès, a eu l'heureuse pensée de rassembler tous les soupirs musicaux d'une muse inspirée et sauvage. Il a écouté les chants mélancoliques dont les pâtres en *Pelone* charment leurs randonnées solitaires et les a réunis en un luxueux recueil dont il dit lui-même :

« Après de longues et laborieuses recherches, nous avons pu rassembler les douces et troublantes mélopées de nos ancêtres et nous avons réuni en un volume intitulé « *Corsica* » les chants populaires de l'île de Corse. Nous les avons notés avec un soin jaloux de façon à en conserver toute la couleur locale en laissant à l'harmonie qui les accompagne (partie de piano), ce caractère troublant et mélancolique que seul un fils de Corse peut traduire avec sincérité.

« Nous pensons avoir été ainsi utile à notre pays et avoir également rempli le vœu de ces compatriotes, que les nécessités de l'existence ont éloignés de leur mère patrie, en leur permettant de répéter, non sans émotion, ces chants vibrants de leur première jeunesse.

« Nous avons voulu faire paraître ce recueil pour piano et chant en dialecte Corse, avec la traduction et tout le luxe que comportait un pareil ouvrage. »

C'est en effet, dans un luxueux album de format in-4°, dont la couverture est ornée très artistement d'un magnifique dessin en couleurs de Marcel Poggioli, que l'on peut lire sur beau papier, les quinze mélodies que M. X. Tomasi a réunies en ajoutant à chacune un accompagnement de piano approprié avec un soin pieux. (1)

Ce remarquable travail méritait d'être plus connu et doit figurer dans le salon de toutes les familles Corses possédant un piano.

« Heureux ceux qui n'ont pas dédaigné la Terre héréditaire. Leurs efforts ne seront pas frappés de stérilité. »

Henry de Sorbo.

(1) Ces quinze mélodies sont empruntées aux divers dialectes de la Corse et accompagnées d'un commentaire, d'une traduction, de la notation musicale et de l'accompagnement de piano. L'album : 12 frs. port et recom. 1, 50. (*derniers exemplaires*).

ETUDES ETHNOGRAPHIQUES.

Survivances linguistiques en Corse : ASCO.

— (Suite) (1) —

o

Dans le numéro de la *Revue* de Mai-Juin 1923, nous avons consacré à notre regretté collaborateur, le Docteur Forsyth Major, (p. XXI), un article que nous pouvons compléter aujourd'hui par quelques nouvelles précisions.

C'est à Kaufbeuren, en Bavière, alors que, nous écrivait-il, il s'apprêtait à retourner en Corse, qu'une attaque de paralysie le frappa en pleine santé, au retour d'une promenade, et prolongea pendant quatre jours sa douloureuse agonie.

Né le 15 août 1843 d'un pasteur de Glasgow et d'une mère alsacienne, il s'adonna d'abord à la médecine qu'il quitta pour la paléontologie. C'est en 1872 qu'il fit sa première visite en Corse à la recherche d'ossements de *Lagomys* qu'il trouva effectivement dans les environs de Bastia.

Il revint longtemps après, sur les indications du savant français Cavaroz, pour faire des recherches dans une grotte voisine de Saint-Florent où il prétendit avoir découvert des traces de l'homme préhistorique.

En 1892, il alla faire d'importantes fouilles à Madagascar ainsi qu'à Samos et dans plusieurs îles avoisinantes pour le compte des Musées de Londres et de Florence. En 1907, il revint en Corse faire des études sur la botanique et sur les rongeurs. C'est à cette époque qu'il découvrit, dans une grotte située sur la Côte Ouest du Monte Cinto et nommée *Tana del Orso*, le squelette complet d'un ours actuellement au muséum d'histoire naturelle de Paris. D'après lui, l'ours aurait disparu de Corse depuis trois siècles. On peut se demander pour quelles causes, car aucun pays ne pourrait offrir à ces animaux de meilleures conditions d'existence.

En l'année 1911, il fit d'importantes découvertes parmi lesquelles, dans la forêt de Vizzavona, celle d'une grotte préhistorique à laquelle il donna, par reconnaissance, le nom de *Southwell Cave*.

En 1913, les communications qu'il fit au Congrès de Monaco engagèrent les professeurs Boule et Obermaier à l'accompagner dans de nouvelles excursions en Corse, dont le Prince de Monaco fit tous les frais, afin de chercher des traces de l'homme paléolithique qui, naturellement, ne purent être trouvées.

Pendant la guerre, il passa plusieurs années dans le Niolo, étudiant les Niolains, survivants, croit-on, des premiers habitants de l'île. Il fit plus de 200 mensurations et prit de nombreuses photos (face et profil). Rien de ces importants documents, accompagnés de nombreuses notes, n'a été publié. Nous avons déjà parlé des articles qu'il avait promis à la *Revue de la Corse* et nous savons qu'il en existe encore d'autres dont il sera peut-être un jour question ici.

(1) Voir *Revue de la Corse*, III^e année, 1922, pages : 26, 59, 91, 126, 158.

En effet, avant sa fin subite et imprévue, se sentant affaibli par l'âge, il avait écrit à un de ses amis de Bastia, qui est aussi un aimable et dévoué collaborateur de la *Revue*, pour le prier de continuer ses études linguistiques sur les vocables Corses.

On voit quelle activité a déployé, pendant toute son existence, ce savant travailleur qui parlait encore à 80 ans, de terminer personnellement certains travaux commencés.

L'article posthume, de notre regretté collaborateur, que nous publions aujourd'hui et dont il avait corrigé les épreuves, devait être suivi de quelques autres complètement achevés, sur les monuments pseudo-mégalithiques de la Corse et dont il nous avait annoncé l'envoi. Nous espérons les faire également connaître un jour à nos lecteurs. — A. C.

Je ne mettrai pas en doute l'assertion du Prince L. L. Bonaparte que le nom du village — et ruisseau — *Asco* s'explique par le mot basque *asco* = beaucoup, plusieurs (1) ; mais je me suis efforcé de démontrer plus loin, en m'appuyant sur la distribution géographique de noms, la persistance d'un thème indo-européen *Asc* — plus particulièrement propre aux pays riverains de la Méditerranée.

ASIE MINÉURE. *Ascuros*, ville de l'Ibérie asiatique (Ptol. 5.23. 10).

Ascuros, fleuve du Pont.

« Les noms en *asca* — sont nombreux dans les pays asiatiques » (2).

Ascalon, fondé par le Lydien *Ascalos*.

Ascanius, fils d'Enée (aussi *Ascalius*) ; fils de Priam ; Phrygien allié de Troie ; Mysien allié de Troie ; fleuve de Bithynie.

Ascania, localité de Mysie ; lac de Bithynie.

Ascalaphos, roi des Minyens.

THESSALIE. *Ascuros*, lac de Thessalie.

ITALIE. *Ascoli Piceno*, Prov. d'Ascoli.

Ascoli Satriano, Prov. di Foggia.

Ascagnano, Prov. di Perugia.

Ascona, Prov. di Genova.

SUISSE. *Ascona*, Canton di Ticino.

FRANCE. *Ascq*, Nord, Arr. de Lille.

Ascoué, Loire-Inf^{re}.

Ascout, Loiret.

Asquins, Yonne, Arr. d'Avallon.

Ascarrès, Lot-et-Garonne.

(1) Remarques sur les dialectes de la Corse. Londres (1877).

(2) C. Autran, « Phéniciens », Essai de Contribution à l'Histoire Antique de la Méditerranée. Paris (1920). p. 69 n° 13, où l'on trouvera les références des noms « asiatiques » qui suivent.

Asquets, Lot-et-Garonne.

Ascou, Ariège, Arr. Foix.

Ascoubats, Haute-Garonne.

Asque, Hautes-Pyrénées.

Asques, Gironde, Arr. Libourne ; Tarn-et-Garonne, Arr. Castelsarrasin.

Les nombreux noms de lieu des Basses-Pyrénées qui suivent (1), ont sans doute en grande partie été revendiqués comme basques.

Ascabi, *Ascain*, *Ascainlarria*, *Ascarat*, *Ascarriga*, *Ascombéguy*, *Ascongarat*, *Asquéta*, *Asquia*.

ESPAGNE. *Ascu*, ville de Bétique (Liv. 25, 17)

AFRIQUE SEPTENTRIONALE *Ascurum*, ville de Mauritanie(2).

CORSE.

Le village d'*Asco* (Arr. de Corte), et sa rivière homonyme, ne sont pas les seuls lieux-dits de ce nom en Corse. D'après le plan du Terrier il y a en outre les suivants :

Asco, communauté d'Arbori, Arr. d'Ajaccio (Terrier, Rouleau 27).

Aja Lascua (l'*Ascu* ?), Communes de Vico, Arr. d'Ajaccio. (Terrier, Rouleau 26).

Tozzo d'Asco, Communauté de Galeria, Arr. de Calvi, (Terrier, Rouleau 13).

Testa all'Ascone, entre Prato et Popolasca, Arr. de Corte, (Terrier, Rouleau 12).

Le suffixe — asco. — On ne peut pas admettre *a priori* que le suffixe — *asco* ait la même origine que le radical ; si l'identité des deux vocables milite en faveur de cette opinion, leur distribution géographique différente paraît s'y opposer.

L'aire, encore incomplètement connue, de la distribution en Corse des mots en *asco* a été considérée comme celle des Ligures, anciens habitants de la Corse. Il y a plusieurs objections à faire à cette manière de voir : à part le fait qu'on s'est basé sur un nombre trop restreint de noms de lieu en *asco* alors que ceux-ci sont fort nombreux, beaucoup d'entre eux sont des mots hybrides de formation récente, comme le prouvent les thèmes auxquels est annexé ce suffixe ancien. En outre, ce qui peut être fatal aux spéculations sur la délimitation des habitats des populations ligures d'avec celles des Ibères, c'est que ce suffixe appartient en commun aux deux (3).

(1) Voir *Paul Raymond*, Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées. Paris (1863).

(2) *Hirt* cité par *Phillipon*, les Ibères, p. 52, 54.

(3) Sans doute, ainsi que l'a déjà remarqué M. d'Arbois de Jubainville (*Les Celtes*, p. 92 et suivantes), on rencontre dans la nomenclature géographique de l'Ibérie des formations en *-sco-* (*a-sco-*, *-o-sco-*),

En parcourant la carte de l'Etat-Major de la Corse, d'Arbois de Jubainville y avait trouvé vingt noms de lieu « formés à la manière ligure au moyen du suffixe — *asco*, — *asca*, — ces noms sont au nombre de douze au nord du Tavignano, de huit au sud » (1) M. Xavier Poli a porté ce nombre à trente-quatre, comme suit :

Arrondissement de Bastia : onze noms ;

Arrondissement de Calvi : deux noms ;

Arrondissement de Corte : huit noms ;

Arrondissement d'Ajaccio : onze noms ;

Arrondissement de Sartène : deux noms ; (2)

Il faut retrancher deux noms à ce nombre de trente-quatre : *Asco*, qui n'est pas un suffixe, et *Salasco* (— *a*) qui fait double emploi.

En compulsant les trente-neuf rouleaux du Plan du Terrier, et le cadastre actuel d'un tiers environ des communes de la Corse, j'ai rencontré de cent à deux cents noms en *asco*, dont la distribution ne confirme pas sous tous les rapports les déductions de M. Poli. Ce chiffre ne pouvant pas encore fournir une statistique et des conclusions définitives, je préfère limiter pour le moment mes observations sur le suffixe *asco* à ce qu'on vient de lire ainsi qu'aux quelques remarques qui suivent.

En se basant comme il le dit sur les noms, M. Xavier Poli a émis des vues très affirmatives sur la distribution en Corse des races ligure, ibère et libyenne. La documentation abondante du livre en général et la manière nette avec laquelle ces vues sont présentées, séduit généralement le lecteur ; et en effet l'auteur a fait école. Les vues en question sont résumées dans le paragraphe intitulé : *Importance des migrations ligures en Corse* (3).

mais ces formations appartenaient en commun aux Ibères et aux Ligures. Personne, en effet, ne s'avisera de contester l'origine ibère de noms tels que : *apitascus*, « farine-d'or » (Pline 33,69), *Vipa-scu-m* localité de Lusitanie, *Igua-sco*, nom d'homme lusitan, *Maga-sca*, rivière de l'Estramadure espagnole, *Hono-sca*, ville voisine de Carthagène (Liv.), *Oru-sco*, prov. de Madrid et *Orozco*, forme basquisée d'*Oro-sco*, prov. de Viscaya, *Chamusca*, rivière de l'Estramadure portugaise, etc. Au surplus, la langue des Ibères et celle des Ligures étaient assez prochainement apparentées — « (Ed. Philipon, Les Ibères. Etude d'Histoire, d'Archéologie et de Linguistique, Paris, (1909), pp. 150, 151). Voir aussi l. c. p. 107 ; et du même auteur : Dictionnaire topographique du Département de l'Ain. Paris (1911), p. V.

(1) *M. d'Arbois de Jubainville*, Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes. Sec. Ed., Tome II. Paris (1894), p. 90 et suivantes.

(2) *Xavier Poli*. La Corse dans l'antiquité et dans le haut moyen-âge. Des origines à l'expulsion des Sarrasins. Paris (1907), p. 32.

(3) l. c., p. 41.

J'ai pointé sur la carte de l'état-major et sur celle de 1824 tous les noms formés à l'aide du suffixe — *asco*, *asca* ; j'ai ensuite reporté ces mêmes noms sur une carte à petite échelle. Le résultat purement mécanique de ce relevé est des plus saisissants. Les noms ligures s'étendent sur deux régions parfaitement déterminées : la première comprend le Nord-Est de l'île et est limitée à l'Ouest et au Sud-Ouest par le ruisseau de Bertasca, la crête des monts et la rive gauche du Tavignano. La seconde, moins importante, comprend le territoire compris entre la Gravona et la rivière de Prunelli. En reportant sur la même carte, et à une encre différente, les noms que je suppose d'origine ibère, il est facile de constater que ces noms occupent toute la partie Ouest de l'île et sont limités au Sud par le Taravo. Ils surchargent notablement le bassin du Taravo, la région de Ghisoni et les abords du Niolo. L'arrondissement de Sartène et le Sud de l'arrondissement de Corte semblent avoir échappé à la fois aux Ibères et aux Ligures qui seraient venus se heurter aux derniers *Corsi*, de race libyenne.

Pour ce qui est de la distribution du suffixe *asco*, il est exact d'une manière générale que les noms en *asco* sont surtout fréquents au Nord-Est de l'île ; cependant ils sont bien représentés au midi aussi, dans le Sud de l'arrondissement d'Ajaccio et dans celui de Sartène ; ils empiètent même sur la province de Sassari en Sardaigne. L'auteur nous laisse dans l'obscurité sur les noms qu'il suppose d'origine ibère, pas un seul n'est cité pas plus qu'un seul d'origine soit disant libyenne. A la page 29 il avait énuméré les noms suivants, qui n'ont entre eux rien de commun que leur son « barbare » Quasquara, Valscherra, Bastini, Tavera, Ocana, Aroga, Guargalé, Zicavo, Zevaco, Guitera, Sollacaro, Ampaza, Zonza, Isa, Zerubia, Moca. Urbalacone, Leca. Il est d'abord déclaré que ces noms ont une origine ibère ; d'après ce qui est dit à la page suivante, 27, ils seraient libyens. Cependant leur distribution dans l'île ne correspond nullement à ce qu'on vient de lire sur la distribution des noms soit-disant ibères ; pas d'avantage d'ailleurs à la région que l'auteur assigne « aux derniers *Corsi*, de race libyenne. »

Les conclusions de l'auteur contenues dans le paragraphe qu'on vient de citer sont presque sans exceptions basées, non pas sur la distribution de noms, mais bien sur des idées préconçues. Les Ligures, censés être venus en Corse du Nord-Est, auraient abordé au Nord-Est de l'île qu'ils occupèrent de préférence ; les Ibères, supposés être venus de l'Espagne, auraient peuplé l'Ouest de la Corse ; — les Libyens enfin, partis de l'Afrique, le Sud.

C. I. FORSYTH MAJOR